AU FIL DES LAMES

Drame contemporain en 3 actes

De Eric Fernandez Léger

Ce texte est offert gracieusement à la lecture.

Avant toute exploitation

publique, professionnelle ou amateur,

vous devez obtenir l'autorisation de la SACD : www.sacd.fr

Pour toutes questions, contactez-moi par mail :
frndzeric@gmail.com

Préface

Il est des œuvres qu'on écrit pour raconter une histoire. Et il en est d'autres qu'on commence pour en taire une. Au Fil des Lames appartient à cette seconde catégorie.

Quand j'ai entamé ce projet, je n'avais pas l'intention de bâtir une fresque théâtrale. Je voulais simplement suivre le fil brûlant d'une intuition : que la forge, en tant qu'espace de travail collectif, de lutte intime et de confrontation au réel, pouvait devenir le théâtre d'une parole rare, brute et parfois récalcitrante. Une parole de femmes, au bord du geste, au bord d'elles-mêmes, dans le feu plutôt que dans le discours.

La pièce s'est donc construite comme une suite d'échauffements, de heurts, de silences, de dialogues désaccordés — puis peu à peu accordés. Il ne s'agissait pas de raconter un parcours initiatique, mais d'entendre la mémoire de la matière à travers celles qui la façonnent. Le théâtre ici ne décrit pas — il martèle, attend, écoute. Il ne cherche pas le spectaculaire. Il cherche le tranchant du vrai.

Mais très vite, une absence s'est imposée : celle de la Coutelière, figure centrale mais retirée. Ce qu'elle ne disait pas, ce qu'elle n'expliquait pas, ce qu'elle avait laissé en retrait… est devenu, pour moi, le cœur battant de l'œuvre. À tel point qu'il m'a fallu écrire en

marge de la pièce un texte parallèle : un journal d'ombre, un souffle intérieur, une partition pour voix seule.

Ce carnet — intitulé La Forge en Veille — s'est imposé comme un miroir de la scène, un contrepoint narratif plus lent, plus dense, plus trouble. Il ne commente pas la pièce. Il l'élargit. Il en épouse les creux. Il en éclaire les plis. On y entend la Coutelière réfléchir, regretter, se souvenir, deviner, observer sans intervenir. Elle n'est pas un personnage dramatique. Elle est une conscience restée en veille, déposée sur les braises tièdes de ce qu'elle a fui.

D'un point de vue dramaturgique, l'ensemble forme ce que j'appellerais volontiers un diptyque fractal : une pièce en acte, tendue, vibrante, charnelle ; et un récit en fragments, introspectif, elliptique, poreux. L'un et l'autre se répondent sans jamais se résumer. La matière passe de la voix collective au murmure intérieur. L'œuvre parle dans les failles, les silences, les abandons.

Je me suis attaché, dans l'écriture de ces chapitres, à faire entendre ce qui ne se dit pas dans la pièce : la mémoire ancienne d'un échec, la peur de transmettre, la solitude du regard, la lucidité sèche de celle qui a préféré disparaître pour laisser advenir. La Coutelière ne délivre aucune leçon. Elle tente de ne pas réapparaître trop tôt. Et c'est cette résistance qui fait sa force.

Eric Fernandez Léger

L'intrigue

Au Fil des Lames met en scène six femmes, inconnues les unes des autres, réunies dans une forge laissée volontairement sans maître. Une lame inachevée les attend : celle qu'une apprentie disparue avait commencée. À travers le travail du métal, des tensions surgissent, des liens se nouent ou se brisent. Le collectif vacille, se reconstruit, et fait naître un feu partagé. La lame devient le lieu symbolique de ce qu'aucune d'elles n'avait osé porter.

En contrepoint, La Forge en Veille donne voix à la Coutelière, figure tutélaire absente de la scène mais omniprésente dans la matière. À travers cinq chapitres intimes et poétiques, elle confesse ce qu'elle n'a pas su transmettre, observe en silence l'évolution du groupe, et reconnaît dans la lame fendue une œuvre qu'elle n'a jamais pu accomplir elle-même.

Personnages

- Judith : rigueur, contrôle, loyauté froide
- Camille : silence sensoriel, écoute tactile
- Aïcha : humour défensif, éclats masqués
- Nora : intellectuelle fragile, écriture compulsive
- Mina : tension à vif, rage contenue
- La nouvelle : présence énigmatique, instinct brut
- La Coutelière : figure absente, mémoire du feu
- Soleïna : apprentie disparue, lame inachevée

PROLOGUE

La voix de la Coutelière

On me demande souvent ce qu'on forge, en vérité. Des couteaux ? Des sabres ? Des instruments ?

Je réponds : non. On forge des aveux.

Et s'ils tiennent, c'est parce que le métal a su encaisser ce que la bouche n'a pas osé dire.

Je n'ai pas toujours eu la main ferme.

Quand j'ai commencé, on m'appelait "la Touche". Parce que je posais plus que je frappais.

Et dans ce monde où l'acier vous jauge à la cadence, j'ai appris à cogner comme on cloue un cercueil : sans faillir, sans bruit.

J'ai forgé vingt ans pour des hommes que je ne reverrai jamais, des corps de métier sans voix, des commandes muettes où chaque lame devait prouver qu'elle était faite pour mordre et non pour parler.

Et j'étais bonne à ça.

Redoutablement.

Alors on m'a fait monter, gérer, transmettre.

Mais dans mes lames — celles que je gardais pour moi — je glissais une hésitation, une faille microscopique, quelque chose qui disait : je suis encore vivante ici.

Puis il y a eu Soleïna. Une apprentie arrivée comme un orage. Pas une femme docile. Pas une héritière. Une rebelle de l'intérieur, qui portait sa colère sans l'exhiber, comme une lame retournée dans sa manche. Elle n'a pas appris vite. Elle a appris vrai. Et je l'ai laissée aller trop profond, peut-être. Ou pas assez.

Un jour, elle a commencé à forger une lame à elle, dans un acier qu'on n'avait pas validé, sur un manche qu'elle avait creusé

seule. Elle y glissait des phrases, des silences, des restes de nuit. Et puis elle a disparu. Pas morte. Pas partie. Fondue. Comme si le feu l'avait réclamée, ou qu'elle s'y était jetée.

Sa lame est restée. Pas finie. Pas droite. Fissurée, mais vibrante. Je l'ai gardée hors du regard pendant trois hivers. Et chaque fois que je passais devant, je sentais… le refus. Son refus. Le mien. Celui de transmettre pour qu'on m'admire. Celui d'expliquer ce qu'on n'a pas su tenir.

C'est de là qu'est née l'idée. Pas une école. Pas un programme. Un espace, un creux, un feu — ouvert sans consignes, pour voir ce que la lame de Soleïna pourrait encore provoquer. J'ai choisi six. Pas pour leurs compétences. Pas pour leur parcours. Mais parce qu'elles portaient, chacune, un bois non poncé au fond d'elles. Je les ai reconnues dans leur désaccord avec elles-mêmes.

Camille, le silence incarné, mais pas celui du repli. Celui de la vibration. Une femme qui écoute avant même de toucher.

Judith, rigide, structurée, presque militaire. Mais avec une faille minuscule dans la nuque, celle qui trahit l'effort permanent d'être irréprochable.

Aïcha, la foudre verbale, l'humour tranchant, qui rit pour qu'on ne regarde pas où ça brûle.

Nora, intellectuelle compulsive, qui note pour ne pas plonger. Mais dont les mains cherchent malgré elle un contact plus rugueux.

Mina, tension pure. Une rage au bord du débordement, mais canalisée en droiture.

Et la dernière… inconnue. Arrivée de biais. Trop jeune. Trop tôt. Mais avec les épaules d'une forge intérieure déjà commencée.

Je ne leur ai pas donné les clés. Je leur ai laissé les murs. Et une lame. Pas pour qu'elles la reforgent. Mais pour qu'elles y déposent ce qu'elles n'ont jamais osé dire ailleurs. Je savais qu'elles allaient s'écorcher. Et je l'espérais un peu. Car c'est dans la peau ouverte

que la forge écrit le plus beau. Alors je me suis éclipsée. Pas lâchement. Mais pour qu'elles n'aient pas quelqu'un à convaincre. Pour qu'elles aient quelque chose à traverser.

Depuis, je n'écoute pas leurs voix. Mais j'entends parfois, au fond de la nuit, le son d'un marteau qui hésite. Et c'est ce que je voulais. Pas un chef-d'œuvre. Un doute forgé en commun.

Au fil des lames

CHAPITRE I

La voix de la Coutelière

Rien n'est plus parlant qu'une pièce vide. Et rien ne commence sans que le vide ait été habité une fois.

Je suis venue la veille, seule. J'ai ouvert les fenêtres de la forge, laissé l'air pénétrer le bois sec, remis en route les mécanismes du soufflet comme on débloque un souvenir ancien. J'ai nettoyé sans zèle. Juste ce qu'il fallait pour que rien n'entrave la poussière du futur.

La lame de Soleïna dormait toujours sous un linge noir. Je ne l'ai pas réveillée.

Ce matin-là, elles sont arrivées. Chacune avec quelque chose d'éteint dans le regard. Chacune avec, je crois, un espoir qu'elle n'avait pas encore formulé. Je ne les ai pas saluées. Je n'ai pas parlé. Je les ai regardées se parler — ou s'éviter. Et j'ai noté, en silence, ce que le métal allait devoir encaisser.

Camille…

Elle est entrée la première. Et elle n'a rien regardé. Ni les murs, ni le feu, ni les autres. Elle a effleuré un outil. Un très vieux ciseau désaffûté. Et elle l'a reposé, comme si c'était une bête blessée qu'on ne doit pas déranger.

Camille ne parle pas pour occuper l'espace. Elle laisse sa présence agir plus longtemps que sa voix. J'ai reconnu chez elle la pudeur du coup juste, celui qu'on retient une fois sur deux. Elle ne crée pas. Elle révèle.

Quelque chose me dit qu'elle est venue ici pour s'entendre résonner, mais sans bruit. Et le feu, parfois, parle à ces gens-là — s'ils ne se détournent pas trop tôt.

Judith…

Elle est entrée droite. Elle a tout mesuré du regard, l'enclume, la hauteur du plafond, la distance entre les établis. Elle n'a pas bougé inutilement. Et surtout, elle n'a touché aucun outil. Elle ne les touche que quand elle sait exactement ce qu'elle va en faire. Cela me terrifie et me fascine.

Judith a dû être une excellente élève. Mais je doute qu'on lui ait laissé l'espace de l'échec. J'ai vu dans ses yeux une pierre plate bien posée, mais qui recouvre quelque chose d'incendiaire. Ce n'est pas une trembleuse. C'est une retenue brûlante. Et si elle laisse échapper un seul mot de travers, le feu sera soit son meilleur allié, soit l'abîme qu'elle ne pourra plus contenir.

Aïcha…

Elle a fait rire quelqu'un dès les six premières minutes. Mais personne ne s'en est souvenu. Parce que la seconde d'après, elle s'était murée derrière une répartie plus sèche. Elle occupe l'espace comme un briquet qu'on claque à répétition : tant que ça crépite, personne ne demande pourquoi on l'a allumé.

Je connais ce type d'âme. Elle n'est pas forte. Elle est en garde. Et elle refuse qu'on l'identifie avant qu'elle ait choisi son rôle. Aïcha attend qu'on la provoque. Pour avoir le droit de riposter. Et peut-être, derrière ça, le droit d'exister sans passer pour une plaisanterie. Je crois qu'elle viendra au feu quand elle aura perdu un pari avec elle-même. Ce sera beau.

Nora…

Elle tenait un carnet. Elle écrivait tout. Mais pas pour mémoriser. Pour ne pas dire. Son écriture avait cette vitesse feinte des gens qui notent ce qu'ils pensent ne pas dire à voix haute. Elle observe comme un cartographe, mais elle a oublié comment toucher la terre. J'ai senti chez elle l'arrogance douce de ceux qui croient devoir tout consigner pour ne pas disparaître.

Je ne sais pas si elle est venue pour forger ou pour écrire sur le forgeage. Mais je sais que le feu, lui, ne respecte aucun paragraphe. Il brûlera le carnet ou lui forcera une écriture neuve — faite d'aveux sans syntaxe, de gestes inavoués, de langue sans appui.

Mina…

Elle a passé la porte en dernier. Pas en retard. Mais volontairement marginale. Elle a regardé tout le monde dans les yeux, sauf moi. Elle a pris un marteau à deux mains, comme si elle vérifiait que son poids correspondait à une colère préexistante.

Mina est faite de verre sous tension. Elle n'explose pas. Elle fendille au bon endroit, à la bonne température. Je n'ai pas encore deviné d'où elle vient. Mais je sais ce qu'elle cherche. Le point précis où la matière ne cède pas, mais plie.

Je n'espère pas qu'elle se calme. Je souhaite qu'elle trouve un métal plus dur qu'elle pour enfin déposer les armes.

La dernière…

Je ne sais pas comment elle a été acceptée. Je ne l'ai pas choisie. Elle est là. Elle a dit peu de mots. Mais ses gestes sont déjà en forge — comme si son corps avait appris avant elle. Je me méfie de ces présences précoces. Elles peuvent déranger l'ordre, ou le révéler.

Elle observe sans se comparer. Elle touche sans demander. Elle ne provoque pas, mais elle pulse. Elle a une absence dans les épaules — quelque chose qu'elle n'a jamais porté. Mais elle viendra au feu non pas pour s'accomplir, mais pour voir si elle peut survivre à ce qu'elle ignore.

Ce sont elles. Elles ne se connaissent pas. Elles ne s'aiment pas encore. Elles ne savent pas pourquoi elles sont là. Mais je sais, moi, ce que la lame leur demandera. Pas une forme. Pas une finition. Une traversée. Et peut-être… la leur.

Le métal ne regarde pas avec des yeux. Il observe par accumulation de chaleur. Et ce jour-là, c'est par leurs silences qu'il a senti ce qu'elles portaient.

Camille…

Elle n'est pas venue ici pour se faire une place. Elle est venue ici pour toucher ce qui ne l'écarte pas. Elle a des mains qui reconnaissent avant même de savoir. Des gestes anciens, comme si on avait inscrit dans sa peau un savoir qu'elle avait oublié d'avoir.

J'ai eu un jour une amie comme ça. Elle posait ses paumes sur du métal brut et disait : « Il est encore froid d'en-dedans. » Camille ne parle pas ainsi. Mais elle le pense. Je le vois dans ses cils quand elle recule d'un outil qu'elle n'a pas choisi. Si elle reste, elle ne guidera pas. Mais elle dessinera une manière de tenir sans blesser. Et c'est peut-être la forme la plus rare du feu.

Judith…

Je la reconnais trop bien. Parce que j'ai été elle. Pas dans les gestes. Mais dans l'exigence glacée qu'on pose sur soi-même pour ne jamais être mise en défaut. Judith est venue avec des principes en acier trempé. Elle croit que la droiture protège. Mais elle découvrira que le métal, lui, se tord quand il est trop sûr. Que la lame la plus droite peut rater sa cible si elle ne sait pas plier.

Je l'ai vue, déjà, regarder la lame de Soleïna comme on lit un avertissement. Elle croit qu'elle pourra redresser ce qu'elle voit. Mais elle ne comprend pas encore qu'elle devra, avant tout, redresser son besoin de maîtriser. Et ça, seul le feu saura le lui dire.

Aïcha…

Elle a fait son inventaire : huit vannes, trois sourires, un soupir levé comme une défense. Un humour pointu comme une lame courte : ça ne va pas loin, mais ça pique toujours juste. Mais moi, ce que j'ai vu, c'est l'après-la-blague. Le moment où elle se fige d'un coup. Où elle range ses mains. Où son souffle dérape, comme une flamme qu'on veut cacher après un allumage trop fort.

Aïcha a probablement vécu dans des cercles où parler trop vrai faisait basculer l'équilibre. Alors elle brode. Elle chante faux. Elle désarme. Mais ici, la lame ne tolère pas le masque. Elle va gratter derrière les rires jusqu'à ce qu'il reste une question nue. Et là, peut-être, Aïcha découvrira qu'on peut frapper fort même sans punchline.

Nora…

Elle tient son carnet comme un enfant tient une peluche : sans s'en rendre compte, mais comme un ancrage viscéral. Je pense qu'elle a peur d'être absorbée. Par l'atelier. Par les autres. Par ce qu'elle ne contrôle pas.

Elle a été brillante, j'en suis sûre. Peut-être major d'une promo qu'elle ne cite jamais. Peut-être publiée, ou jamais lue, les deux peuvent blesser pareil. Mais il y a chez elle une pulsion de traduction : elle veut comprendre, formaliser, redire. Or ici, la forge parle en température. En odeur. En erreur. Elle ne saura pas noter ça. Pas tout de suite. Mais si elle accepte de rater sans réécriture… alors Nora pourra laisser quelque chose d'indomptable entrer dans sa langue. Et là, sa voix ne sera plus celle d'un carnet.

Mina…

C'est elle que je crains le plus. Et peut-être celle en qui j'espère le plus. Elle a une démarche de frontale. Mais quand elle s'arrête, c'est toujours dos au feu. Comme si elle préférait sentir la chaleur que la regarder. Elle ne se laisse pas lire. Mais elle projette, comme une bête blessée : "Ne m'analyse pas. Ne m'aide pas. Ne t'approche pas." Et pourtant, elle s'installe juste à la bonne distance pour être vue.

Je ne sais pas ce qu'elle a quitté avant de venir ici. Mais ce n'était pas un travail, ni un homme, ni une ville. C'était une version d'elle-même qui a fondu sans prévenir. Elle espère, je crois, que la forge lui parlera sans poser de questions. Et c'est pour ça qu'elle est là. Non pour apprendre. Mais pour entendre ce que personne n'a encore osé lui dire, à la bonne température.

La nouvelle…

Elle ne marche pas dans l'atelier. Elle glisse. Pas mollement. Comme une bête née dans les recoins, les lieux non traversés par le regard. Je lui ai posé une question une seule fois : "Tu viens d'où ?" Elle a répondu : « D'un endroit où on ne demandait pas ça. »

Depuis, je l'observe. Ses gestes sont étranges. Elle tient les manches comme si elle les reconnaissait d'un autre monde. Elle observe les autres sans vouloir les comprendre. Mais elle sent ce qui déplace l'air. Elle est peut-être celle que la lame a attendue, sans qu'on le sache.

Maintenant elles sont là. Elles ont vu l'espace. Elles se sont placées ou retranchées. Chacune a pressenti la lame. Et le feu, lui, n'a pas encore décidé de brûler. Mais moi, je sais. Qu'il ne faudra qu'une fêlure, un mot, un tremblement et il frappera. Dans leurs gestes, dans leur souffle. Et cette fois, ce sera elles qui porteront la forge. Même sans le savoir.

ACTE I

SCÈNE 1

L'atelier muet

Lumière nue. Matin froid. L'atelier est encore éteint : établis, outils suspendus, une forge silencieuse. On entend des bruits étouffés, pas de pas, un sac qu'on pose, une chaise raclée. Puis : le silence.

Entre NORA, seule. Elle porte un manteau de ville, cherche du regard. Elle scrute l'endroit comme on entre dans un musée désert.

NORA (à elle-même)

Pas d'enseignes. Pas de clous dorés. Juste… un vide qui suinte. (sourit nerveusement) Y'a de quoi graver un poème sur chaque vis ici.

Elle s'approche d'un établi. Caresse la surface du bois du bout des doigts. Puis pose son sac avec un soupir sec.

NORA (murmurant)

On vient pas ici pour sauver sa peau. On vient pour apprendre à la découper proprement, non ?

Un bruit en coulisse. Entre AÏCHA. Elle est vive, fine, en sweat un peu trop grand. Elle regarde Nora d'un œil horizontal.

AÏCHA

Tu causes toute seule ? (fait le tour de l'espace du regard) Ou c'est pour marquer ton territoire ?

NORA (sans surprise)

Je monologuais, oui. Ça pose le ton. Je suis plutôt vers libre que phrase toute faite.

AÏCHA

Ha. Moi je suis plutôt gants en cuir que plume calligraphiée. (s'approche d'un bac à métal) Et ça, c'est pas un décor de théâtre. C'est un four à péter les nerfs.

NORA (encore polie mais ironique)

On sera au moins deux à mériter un casque.

AÏCHA (rit sec)

Toi t'as déjà le discours. C'est dommage que le métal, lui, n'écoute que les coups.

Silence. Les deux femmes s'évitent du regard. Entre JUDITH, veste noire, mains dans les poches. Elle ne salue pas, ne dit rien. Marche droit vers un tabouret. S'assoit.

AÏCHA (tournée vers elle)

Salut aussi. Ravie de voir qu'on recrute des statues.

Pas de réponse. Judith observe la pièce. Fixe la forge. Baisse les yeux.

NORA

C’est qui le quatrième ? On manque d’équilibre là. On dirait une pièce montée sur trois pieds.

Entre CAMILLE. Elle ne parle pas. Porte des écouteurs qu’elle enlève sans bruit. Elle fait le tour de l’atelier avec douceur, touche un crochet, une clé anglaise, sans les prendre. Elle s’arrête face à un établi. Pose sa paume à plat.

AÏCHA (plus bas)

Trop calme, elle. C’est suspect, non ? T’as remarqué comme elle frôle les choses, pas comme nous.

NORA

Elle prend la température. Peut-être qu’elle sait déjà lire les silences. Nous on les meuble, c’est plus bruyant.

Un son métallique claque. La porte coulisse avec lenteur. Entre la COUTELIÈRE, silhouette anguleuse, mains gantées. Elle ne dit pas bonjour.

LA COUTELIÈRE (ton mesuré, tranchant)

Vous êtes quatre. Vous en manquez deux. (s’avance jusqu’à la forge. La touche. Froide) Le feu devait être là. Il ne l’est pas.

Silence tendu. Elle regarde tour à tour chacune d’entre elles. Camille soutient son regard longuement.

LA COUTELIÈRE

Trente jours. Cinq lames. Et une. Une qui ne vous appartient pas.

Un outil à faire. Une dette à solder. Pas d'horaires. Pas de questions. Pas de blessure qu'on panse ici. Ceux qui forgent mal, sortent. Ceux qui parlent pour meubler, aussi.

Elle jette une clef sur un établi. Il résonne.

LA COUTELIÈRE

L'établi du fond. Fermé. Vous ouvrirez quand vous serez prêtes. D'ici là, frappez dans le vide ou taisez-vous.

Elle tourne les talons. Se ravise. Pose une phrase comme une sentence.

LA COUTELIÈRE

Soleïna. C'était son nom. La dernière à avoir touché cette lame. Elle est partie sans la finir. À vous de décider si vous la finissez pour elle, ou contre elle.

Elle sort sans saluer. Long silence.

Judith se lève. Prend la clef. La pose ailleurs. Regarde Aïcha droit dans les yeux.

JUDITH

Moi, je la finis pour personne. Je la fais pour qu'elle m'écoute, enfin.

Nora regarde Camille. Camille regarde la forge. On entend un premier souffle d'air : le système de ventilation démarre.

Noir

SCÈNE 2

L’éclat et l’ajustement

Le matin suivant. L’atelier est vide au plateau. Seuls les échos ténus du monde : un grincement de volet, le cliquetis d’un outil délaissé. Lumière pâle, pas encore d’ambre.

Entrée de Nora, seule, en avance. Elle se frotte les mains, puis les poches, cherche une allumette, ne trouve rien. Murmure une formule ironique.

NORA

Ça réchauffe pas les doutes, ces murs. Même les silences sont en fonte.

Entre Aïcha, le pas lourd.

AÏCHA

Encore la première… Comme si ça donnait des points au classement.

NORA (sèche)

Encore la deuxième… comme une ombre qui veut parler plus fort que la lumière.

AÏCHA (s’adosse à un établi)

Oh toi tu dors dans des alexandrins ou quoi ? Moi j’ai pas le temps pour les poètes gelés.

NORA (sourire bref)

Et moi j’ai pas le mode d’emploi pour les bulldozers fatigués.

Entre Camille, silencieuse comme une brume. Elle porte une pièce de métal finement découpée, déjà, un geste maîtrisé. Elle ne regarde ni l'une ni l'autre, s'approche du foyer et y pose la pièce comme un geste d'offrande. Puis elle recule, s'assied, attend.

AÏCHA (la regardant faire)

Elle, c'est pas une débutante. Elle touche les choses comme si elles se souvenaient.

NORA (chuchotant, presque admirative)

Ou comme si c'était elle, la chose à forger.

Judith entre à son tour, mains dans les poches. Elle s'arrête, observe la scène, pas tant les objets que les corps. Puis va s'asseoir sans mot, face à un établi vide. Pose une feuille de métal, la regarde comme on regarde un visage.

AÏCHA

Bon ben voilà, la chorale au complet. La muette, la chiante, la hautaine, la statue… manque que l'averse.

NORA (ironique)

Ou l'éclair.

Un fracas. Une porte grince. Entre Mina, en courant presque. Elle halète, son sac pend à un bras. Casquette enfoncée, yeux qui guettent. Elle referme la porte violemment comme pour chasser un danger invisible.

MINA (débite sans reprendre son souffle)

Je suis pas en retard c'est la ligne C elle s'est arrêtée entre deux gares j'ai essayé de courir après le bus mais j'avais pas les bonnes godasses j'ai dû couper par les rails…

Elle s'arrête net. Tout le monde la regarde. Camille baisse les yeux.

MINA (voix plus basse)

…je savais pas si j'avais encore le droit de frapper à la porte.

JUDITH (toujours assise)

C'est pas la porte qu'il faut frapper ici. C'est plus dur.

AÏCHA (railleuse)

T'es qui, toi ? L'élue du chaos ?

MINA (toujours droite, mais nerveuse)

Mina. Enfin, c'est mon prénom. Pour vous ce sera ce que vous voulez. Je suis pas là pour écrire mon nom partout. Juste pour... pas rater.

NORA (doucement, comme pour elle)

Personne veut rater. Mais certains savent déjà ce que ça fait.

Camille se lève. Tends à Mina un gobelet d'eau. Contact silencieux. Mina le prend sans un mot. Elle boit. Pose.

MINA (à Camille)

T'es la seule qui parle juste. Même si tu parles pas.

CAMILLE (pause — puis, lentement, articule un mot)

Feu.

Silence. On la regarde comme si elle avait prononcé une formule interdite.

AÏCHA (sifflant)

Elle parle. Oh putain. Elle parle.

NORA (regardant le foyer éteint)

Mais elle dit pas n’importe quoi.

Entrée de la coutelière. Droit au but.

LA COUTELIÈRE

Votre retard a mis le feu en berne. Réparez.

MINA (à demi-voix)

Je peux m’en occuper.

LA COUTELIÈRE

Tu veux rattraper l’heure avec un briquet ?

MINA (tient tête)

Je veux essayer. J’ai pas peur du feu.

LA COUTELIÈRE (regard fixe)

Le feu, on s’en fout. Ce qui brûle vraiment, c’est ce qu’il y a autour.

Pause. La coutelière regarde les cinq.

LA COUTELIÈRE

Aujourd'hui, vous travaillez deux par deux. Une sera seule. Le métal choisira vos binômes. Pas moi. Pas vous.

Elle jette au sol une poignée de pièces brutes. Éclat métallique. Résonance longue.

LA COUTELIÈRE

Choisissez un morceau. Travaillez avec celle dont la pièce résonne au même ton.

Moment suspendu. Chacune s'avance. Une à une. Elles prennent une pièce. La frappent sur l'établi. Le son diffère. Judith et Mina ont le même tintement sourd. Camille et Aïcha une sonorité aiguë. Nora reste seule. Elle sourit sans amertume.

NORA

C'est bien. J'ai toujours aimé travailler avec le vide.

La coutelière s'éloigne, sans un mot. On entend derrière elle…

LA COUTELIÈRE

Frappez. Ou taisez-vous.

Les femmes se mettent en mouvement. Les premières étincelles fusent. La forge frémit. La scène s'achève dans un mélange de souffles, de marteaux, de métal. La polyphonie est désormais sonore.

Noir

SCÈNE 3

Premier sang

Lumière froide du matin. Le feu a pris. La forge crépite doucement, rouge sous la gueule. Chaque binôme est installé. Nora, seule, répète des gestes en silence. Le bruit des outils remplit l'espace, sec, fragmenté. Il n'y a pas encore de parole mais déjà un désaccord de rythme.

Judith manie lentement une barre plate. Mina tape à côté, trop vite. Leurs gestes désaccordés créent une cacophonie sourde.

JUDITH (à mi-voix, sans la regarder)

Tu frappes comme on crie au téléphone. Fort. Pour que ça parte plus vite.

MINA (jette un regard)

Tu veux pas plutôt parler au métal ? Il comprendra peut-être mieux.

JUDITH (le regard calme)

Je parle pas au métal. Je l'écoute. Il a plus d'histoires que moi, lui.

Mina tape. Mal. Une étincelle saute sur sa manche. Elle secoue le bras. Judith lui tend un chiffon sans un mot.

MINA (se défend)

Je fais comme on m'a dit. Chauffer, taper, refroidir. C'est pas du violon.

JUDITH (rajuste ses lunettes, neutre)

Justement. Le violon t’éclate pas au visage si tu rates un accord.

Pendant ce temps, côté opposé : Camille forge avec Aïcha. Leurs gestes, plus précis, plus maîtrisés. Aïcha parle seule, rythme syncopé.

AÏCHA (marmonne)

Trop chaud, trop mou. Trop froid, trop dur. Le truc entre les deux, tu l’as une fois sur dix. Et encore. Faut tomber amoureux du moment pile… sauf que le moment, il a pas signé pour toi.

Camille ne répond pas. Elle souffle doucement sur la lame. Geste lent. Elle s’arrête. Touche le métal du dos de la main.

AÏCHA (tic verbal)

J’dis pas hein, mais toi t’as un cerveau à infrarouge. Tu sens les trucs qui crient pas.

Pause. Camille hausse à peine les épaules. Aïcha sourit.

T’es chelou, mais t’as l’feeling. J’dis pas hein, mais t’es chelou avec élégance.

Côté Nora. Elle fait des gestes d’ombre, sans outil. Frappe l’air. Puis soudain, prend un petit marteau. Frappe doucement un bout de fer posé sur une enclume. Elle parle à voix basse.

NORA (à la pièce)

Tu t’appelles rien. Tu viens de nulle part. Mais aujourd’hui, tu vas dire oui. Faut que tu dises oui.

Silence. On entend le fer tinter mal. Elle s’arrête. Soupire.

NORA (à elle-même)

Tu vois. Même le métal, il a ses jours de grève.

Soudain, éclat : Mina, sur le côté, pousse un petit cri. A frappé de travers. Une étincelle l’a touchée au front.

MINA (énervée)

Putain mais c’est pas possible ! Il me cherche ou quoi ?!

AÏCHA (haut, moqueuse)

C’est pas lui qui te cherche, c’est toi qui cherches le chaos avec une règle de 30.

MINA (vers Aïcha)

Tu crois que t'es qui, la fée de l’acier ?!

AÏCHA (sèche, tic de langage)

J’dis pas hein, mais t’as une gueule à tremper dans l’huile avant de chauffer quoi que ce soit.

Judith se lève brusquement. Lâche sa pièce. Regarde Mina droit dans les yeux.

JUDITH (si calme que c’en est inquiétant)

Tu veux casser quelque chose ? Casse cette peur. Le reste, on peut le refaire.

Mina recule d’un pas. Nora s’approche doucement.

NORA (si conciliatrice qu’on sent l’habitude)

On a tous une pièce qui pète au départ. Parfois c’est juste nous, la pièce. Moi j’ai fissuré la première semaine. À voix haute.

Camille apporte un seau d’eau. Le pose devant Mina. La regarde. Ne dit rien. Mina la fixe. Puis plonge ses mains dedans. Long silence où le seul son est celui de l’eau, de la forge, et du souffle.

Entrée en fond, la coutelière. Elle s’arrête, regarde. Parle sans hausser la voix.

LA COUTELIÈRE

Le métal vous écoute. Mais il ne vous attend pas.

Tous s’immobilisent.

LA COUTELIÈRE

Frapper, c’est pas cogner. C’est parler sans bouche. C’est poser le poids pile au bon mot.

Elle s’approche. Prend le marteau de Mina. Le fait tomber exprès. Son métallique au sol.

LA COUTELIÈRE

Tu vois, même quand tu rates, ça résonne.

Elle repart. Personne ne bouge. Puis Judith, doucement, reprend la barre. Camille, d’un geste, rallume la flamme. Nora sourit en coin.

NORA

Allez. Deuxième round. Sans mots d’excuse.

La scène redémarre. Les gestes reprennent. La forge pulse lentement comme un cœur.

Noir

SCÈNE 4

Cendre froide

Lumière plus basse. Fin de matinée. La forge crépite doucement mais n'est plus au cœur. Chacune a repris un geste personnel : Judith polit une lame émoussée ; Nora écrit dans un carnet à elle ; Aïcha taille une poignée de bois avec un canif ; Mina déambule, les mains pleines de suie ; Camille ouvre et ferme des tiroirs avec méthode.

Elle découvre une petite boîte cabossée, enfouie dans un tiroir du fond. S'arrête. L'ouvre. À l'intérieur : un carnet brûlé. Couverture noircie, coins rongés. Elle le sort, le souffle, le feuillette sans hâte. Puis le tend à Judith.

CAMILLE (d'une voix retenue mais audible)

Lis.

Judith prend, lit à voix basse. Long silence. Puis.

JUDITH (haut)

"La lame que j'ai commencée ne coupera personne. Ce n'est pas un objet. C'est un aveu. Je l'ai forgée pour que quelqu'un me voie." (pause) C'est pas de nous. C'est pas d'ici.

AÏCHA (s'arrête)

Un carnet. Voilà. On part dans la littérature maintenant ?

NORA (approche, prend à son tour)

Y’a des phrases brûlées. Certaines sont raturées, griffonnées. (elle lit doucement) “Si je pars, ce sera pas une fuite. C’est que je veux plus être façonnée.”

MINA (immobile, blanche)

Tu lis ça à voix haute comme si c’était pas quelqu’un. Mais on entend que c’était une fille. Une vraie.

Elle prend le carnet. Silence. Elle feuillette au hasard, lit une phrase à voix basse, pour elle seule. On la sent ébranlée. Judith l’observe.

“Le silence est le métal qui m’a le plus blessée.” (pause) C’est Soleïna. Je le sens.

Un silence nerveux. Aïcha se lève, prend le carnet brutalement.

AÏCHA

Bon. Stop. C’est malsain. C’est des mots de gosse en mal de drame. On est là pour frapper, pas pour lire des adieux.

JUDITH (ferme)

Et si c’étaient pas des adieux ? Et si c’était un appel ?

CAMILLE (s’approche d’un établi fermé à clef. Le touche du bout des doigts)

Elle a peut-être laissé autre chose.

NORA (à Aïcha)

Tu veux jeter ça ? Pourquoi ? Ça te gêne ?

AÏCHA (tension)

Oui, ça me gêne. Parce que ça ressemble trop. Parce que j'ai connu des filles qui écrivaient comme ça avant de disparaître pour de bon. Et qu'aucune lettre n'a jamais rien ramené.

MINA (immobile)

Mais là, y'a pas eu de lettre. Seulement un carnet enterré. Ça pue le non-dit. Le truc qu'on voulait pas que quelqu'un relise.

Entrée lente de la coutelière. Elle a entendu. S'avance. Prend le carnet sans un mot. Le feuillette rapidement. S'arrête à une page. Ferme. Regarde Mina.

LA COUTELIÈRE

C'est toi qui l'as trouvé ?

MINA (assumant)

Non. C'est Camille. Moi j'ai juste écouté les mots. Ils résonnent. Fort.

LA COUTELIÈRE (froide)

Alors cesse de les faire sonner. Ici, les mots brûlés ne réchauffent rien.

JUDITH (ose)

C'est elle, n'est-ce pas ? Soleïna ?

Long silence. La coutelière lève les yeux. Lents. Pèse les visages.

LA COUTELIÈRE

C’était. Ce n’est plus. Ce qu’elle a laissé n’est pas un message. C’est une mèche coupée trop tôt. Un métal mal choisi. Et mal gardé.

Elle tient le carnet au-dessus du feu. Va-t-elle le brûler ? Pause. Elle change d’avis, le glisse dans sa veste.

Vous êtes là pour finir ce que d'autres ont abandonné. Mais si vous commencez à chercher ce qu’elles ont fui… vous y laisserez plus que vos paumes.

Elle se retourne pour sortir. S’arrête. Murmure sans se retourner.

LA COUTELIÈRE

Une lame, ça tranche. Pas le cœur. L’histoire.

Elle sort. Silence. Le bruit du feu s’intensifie doucement, comme une réponse sourde.

Mina s’assoit. Judith la rejoint. Camille pose une main sur le bois de l’établi verrouillé. Aïcha serre les dents. Nora note une phrase dans son carnet personnel. Personne ne parle. Le carnet calciné plane, invisible, entre elles.

Noir

Scène 5

Celle qui attend

Fin d’après-midi. La forge se tait. Les établis sont rangés. Sur le sol, des copeaux, des traces de pas, quelques morceaux de métal brûlé. Lumière rasante, presque dorée. Les cinq apprenties sont là,

silencieuses. Elles n'attendent pas, mais quelque chose les retient. Un souffle en trop. Un bruit attendu.

Entrée lente de la Coutelière, vêtue de sombre. Elle tient dans ses bras une boîte noire, longue, mate. Ni sacrée, ni profane. Juste : présente.

LA COUTELIÈRE

Vous frappez mieux. Vous écoutez plus. C'est le moment où on commence à désapprendre.

Pause. Elle regarde chacune des femmes. Longuement.

LA COUTELIÈRE

Il y a quelque chose ici qui ne vous appartient pas. Mais qui vous revient.

Elle pose la boîte au sol. Personne ne bouge.

AÏCHA

Encore une épreuve surprise ?

LA COUTELIÈRE

Non. Un legs. Une lame. Inachevée.

MINA (à mi-voix)

Celle de… l'autre ?

LA COUTELIÈRE (sans nommer)

Celle qui a quitté la forge sans finir ce qu'elle y avait mis. Une lame qu'on n'a pas jetée. Pas osé affûter non plus.

Elle ouvre lentement la boîte. Le couvercle grince. Dedans, une lame brute, fine, fendue près du talon. Aucune garde. Aucun manche. Une simple bande d'acier marquée par le feu, comme une phrase incomplète.

NORA (murmuant)

Elle dort. Ou elle attend.

JUDITH (s'avance un peu)

Elle a été trempée. Mais jamais polie.

CAMILLE (à part)

Elle n'a pas eu le dernier mot.

AÏCHA (amer)

Elle a peut-être pas voulu.

LA COUTELIÈRE

Vous aurez trente jours. Pour la finir. Ou la refuser. Mais pas l'ignorer.

MINA (pas convaincue)

Et si c'était piégé ? Si elle portait quelque chose… qu'on veut pas ? Une colère ? Un regret ? Une promesse tenue de force ?

LA COUTELIÈRE

Toutes les lames sont piégées. C'est ce qu'on y met dedans sans le vouloir qui fait le vrai tranchant.

Silence. Les cinq femmes encerclent lentement la boîte. Mais aucune ne la touche.

NORA (sourire crispé)

On pourrait refuser… La laisser là. Dans son sommeil de cendres.

Et forger autre chose.

JUDITH

Mais ce ne serait pas nous. Ce serait… faire comme si on était les premières à être passées par ici.

AÏCHA

J’dis pas hein… mais on vient déjà toutes d’un endroit qu’on a pas choisi. Alors commencer par une lame qu’on n’a pas voulue… c’est peut-être logique.

Pause. Camille, doucement, tend le bras. Prend la lame. La soulève. La lumière passe dans la fissure. La tend à bout de bras, vers le centre du groupe.

CAMILLE

Elle est fêlée. Mais elle chante encore.

Long silence. Puis Nora s’avance. Pose deux doigts sur la lame.

NORA

Alors faut peut-être qu’on apprenne… à ne pas guérir.

Judith s’approche aussi. Puis Aïcha. Enfin Mina. Le cercle se referme. Les cinq mains entourent la lame, sans la saisir. Moment suspendu.

LA COUTELIÈRE

Vous venez de choisir ce qui vous manque.

Elle referme lentement la boîte, avec la lame dedans. Sans la reprendre. Elle sort, laissant la boîte au milieu d'elles.

Personne ne parle. Camille ferme les yeux. Une étincelle jaillit dans le foyer. Le feu n'est pas mort.

Noir

CHAPITRE II

Quand la lame résiste, ce n'est jamais contre vous

Voix de la Coutelière

Il y a une forme de mutisme dans le métal. Ce n'est pas un silence. C'est un refus provisoire de parler tant que les gestes sont trop beaux, les voix trop sûres, les intentions trop nettes. Et dans la forge, ce moment précis, celui où rien ne répond, est souvent le plus fécond. > C'est là que le mensonge surface. Pas un mensonge contre les autres. Celui qu'on se fait à soi-même.

Je n'ai toujours pas reparu. Mais j'ai reçu trois outils endommagés, deux chutes d'acier ébréchées, et un éclat de bois rongé par l'eau. On ne m'en a pas parlé. Mais j'ai compris : le collectif a craqué. Pas au sens dramatique. Pas encore. Mais l'unisson fragile du début a cédé. Et le métal le sait. Ce n'est plus la phase de découverte. C'est la phase où la matière, enfin, renvoie la question.

L'air est devenu un second juge. Les gestes sont plus courts. Les échanges, codés. On se regarde avant de parler. On ne parle plus pendant qu'on frappe. On frappe pour éviter de parler. Certaines rient un peu trop fort. D'autres ne rient plus du tout. Et la lame, elle, ne bouge plus d'un poil.

Judith s’est trouvée un poste. Pas un rôle : un poste. Un endroit fixe près de l’enclume où elle reste, surveille, ajuste. Elle ne commande pas. Mais elle corrige avec douceur, ce qui la rend plus redoutable. Un “Tu es sûre que tu veux frapper là ?” Un “La pression, regarde, tu pourrais…” Toujours avec le sourire de celle qui a déjà calculé le désastre possible.

Mais ce que Judith ne dit pas, c’est que c’est elle qui doute. Elle ne le montre pas dans ses gestes, mais dans le moment où elle hésite avant de se pencher. Comme si son propre appui était devenu douteux. Elle enrage contre la lame, pas parce qu’elle résiste, mais parce qu’elle ne valide pas son travail. Et pour Judith, ne pas être validée, c’est déjà commencer à se désagréger.

Camille, elle, prend les bords. Elle touche les murs. Elle écoute les écarts. Elle sent ce que personne ne regarde. Elle a compris que le centre s’est tendu. Alors elle rôde. Et parfois, c’est elle qui donne du rythme avec un simple frottement de pierre.

Mais je l’ai vue, par une caméra oubliée, un soir, seule, face à la lame suspendue. Elle n’a rien dit. Mais elle a ouvert sa main. Et elle a murmuré quelque chose,au manche. Comme si elle savait que la lame lui répondrait sans bruit. Camille fabrique un monde parallèle dans la même pièce. Et je prie pour que quelqu’un le voie avant que ça ne casse.

Aïcha a éteint l’humour. Pas complètement. Mais elle l’a mis en veille. Les vannes sont moins cinglantes. Les rires sont plus rares, plus raides. Mais… elle s’attarde dans la forge. Je crois que pour elle, cette tension est une nouvelle langue. Elle ne la parle pas bien. Mais elle sent qu’il y a là une vérité qui ne se moque pas d’elle.

Elle tourne beaucoup autour de Nora. Et parfois, sans rien dire, elle s’assied près d’elle, comme pour partager le droit de ne pas savoir. C’est dans ces silences-là qu’Aïcha devient dangereusement belle.

Mina ne parle plus. Mais elle écrit des chiffres sur le mur, à la craie. Personne n'ose lui demander pourquoi. Une suite irrégulière : 3 – 7 – 2 – 11 – 1. Toujours effacés le lendemain.

Elle a déplacé son tabouret. Elle frappe depuis un angle qui casse l'harmonie. Mais ce désaccord est juste. Le feu le confirme. Je crois qu'elle veut forger sans qu'on la regarde. Pas par modestie. Par méfiance. Elle a vu trop de regards se refermer sur elle. Et ici, elle teste les regards. Elle attend le moment où quelqu'un osera lui dire non. Pour voir s'il reste.

Nora lit plus lentement. Étrangement, elle lit à voix haute. Mais pas pour les autres. Pour le métal. Une nuit, elle a dit, sans s'en apercevoir : "Si tu refuses de prendre forme, c'est que je me mens encore." Et ce jour-là, la forge a repris.

Ses phrases, désormais, s'allongent, déraillent, tombent. Elle note encore, mais les mots sont griffonnés de biais. Comme si elle écrivait en chute libre. Je ne sais pas si Nora tient encore debout intellectuellement. Mais je suis sûre qu'elle est en train de fondre exactement à la bonne température. Et ça, aucun diplôme ne l'avait préparée à le supporter.

La nouvelle parle peu, toujours. Mais elle a commencé à nommer la lame. Pas en l'appelant. En disant : "Elle m'a réveillée cette nuit." ; "Elle aime quand Aïcha frappe plus haut." ; "Je crois qu'elle n'aime pas qu'on la retourne sans parler."

On ne la corrige pas. On ne rit pas. Et un matin, elle a posé une graine de grenade séchée sur le bois de l'établi. Personne ne lui a demandé pourquoi. Mais depuis, la tension a baissé d'un cran. Je crois qu'elle a compris que la lame ne voulait pas être finie. Elle voulait être entendue.

Et la lame ? Elle ne chauffe plus. Ou pas toujours. Elle refuse. Elle vibre différemment. Elle se fait attendre. Elle semble dire : "Je ne suis pas votre fierté. Je ne suis pas votre projet. Je suis votre reflet. Et vous refusez encore de le regarder sans filtre."

Et alors, moi, à distance, je sais : L'Acte II ne sera pas une construction. Ce sera une fêlure volontaire. Ce que j'ai toujours espéré. Car c'est dans le métal fendu que la lumière entre.

ACTE II

SCÈNE 1

Tracer le fil

Matin voilé. La lumière filtre à peine. Tout l'atelier est tendu vers la boîte ouverte, posée au centre. La lame y repose, brute, effilée, silencieuse. Une odeur de cendre froide dans l'air. Les cinq apprenties forment une étoile imparfaite autour d'elle.

Judith essuie ses lunettes. Aïcha mâche un bout de bois. Mina tourne en rond. Nora tient un bloc-notes vierge. Camille regarde la lame sans bouger.

JUDITH

Elle est mal née. La fêlure est trop profonde. C'est pas une lame, c'est un aveu.

NORA

Et si c'était justement le but ? La finir sans la nier. Faire avec le défaut.

MINA (nerveuse)

Vous parlez comme si elle allait vous répondre. C'est un bout de métal, pas une oracle.

AÏCHA

J’dis pas hein… mais on dirait une cicatrice qui attend qu’on la rouvre. Moi j’signe pas pour ça.

CAMILLE (simplement)

Elle nous voit.

Silence bref. Judith s’avance. Prend la lame à deux mains, la pose sur l’établi central. Toutes s’en rapprochent à pas feutrés.

JUDITH

On la polit d’abord ? Ou on la chauffe ?

NORA

Ni l’un ni l’autre. On la lit.

Elle passe le doigt le long du tranchant inachevé.

NORA

Regardez là. Elle commence et puis… rien. Un vide. Comme si la main avait fui.

AÏCHA

Alors faut frapper à sa place.

MINA

Non. Faut frapper contre.

Camille tend une pierre à affûter à Judith. Celle-ci la prend, commence un geste. Camille la stoppe.

CAMILLE

Pas encore. Pas comme ça.

JUDITH (la regardant)

Tu veux qu'on attende quoi ? Une permission ?

CAMILLE

Non. Un alignement.

Petit silence. Judith recule. Nora prend le marteau. Le lève. Hésite. Le repose.

NORA

Elle tremble déjà sans nous. Vous le sentez ? Sa peau vibre.

MINA

C'est vos nerfs, pas la lame.

AÏCHA (pose ses mains sur la pièce)

Elle est tiède. C'est bizarre. Elle devrait être froide.

Elles se regardent toutes. Camille frappe une seule fois dans l'air, sans toucher la lame. Le son résonne comme un coup de cloche. Personne ne parle.

Temps suspendu. Puis Judith s'approche de nouveau. Pose doucement la lame sur l'enclume. La tient.

JUDITH

On y va. À deux. Mina, tu frappes. Moi je guide.

MINA (tendue)

T’es sûre ?

JUDITH (sans ironie)

Non.

Premier coup. Léger. Le métal répond. Deuxième. Fissure visible. Troisième. La lame glisse.

AÏCHA

Stop. Elle va péter.

CAMILLE

Laissez-la respirer.

NORA

On lui impose notre rythme. C’est pas comme ça.

Mina lâche le marteau. Il tombe au sol. Bruit fort. Judith baisse la tête. Aïcha soupire. Nora observe ses mains vides. Camille s’avance. Tous les regards convergent.

Sans un mot, elle prend la lame. La lève lentement au-dessus de la forge — mais ne la jette pas. Elle la retourne, puis la cale verticalement sur son avant-bras, lame contre peau. Geste à la fois dangereux, intime, calme. Elle ferme les yeux.

CAMILLE

Si vous voulez qu’elle tienne debout… faut qu’elle nous traverse.

Silence. Choc muet. Judith ferme les yeux. Mina détourne le regard. Nora fait un pas. Aïcha ne bouge pas.

AÏCHA

J’dis pas hein… mais tu fais flipper. Un peu.

Camille repose la lame. Doucement. Comme une offrande.

JUDITH (presque un souffle)

Demain, on recommence.

NORA

Mais pas pour elle. Pour nous.

Lumière baisse sur la lame seule, comme si elle respirait.

Noir

Scène 2

La main qui cède

Jour pâle. L’atelier semble plus étroit. L’air est lourd. Le feu ronronne à peine. La boîte noire est fermée au fond. La lame a été sortie, posée, nue, sur un établi central. Elle attend. Elle divise déjà.

Camille s’affaire seule : elle aiguise un petit outil. Nora classe des notes, concentrée. Aïcha frotte nerveusement un manche de bois. Judith répète le même geste à vide. Mina n’est pas là.

JUDITH (de plus en plus agacée)

On a dit huit heures.

NORA (la tête dans ses feuilles)

Elle est pas à l’heure. Mais elle est en colère, ça compense.

AÏCHA

J’dis pas hein… mais y’a des colères qu’on ferait mieux de laisser sous clé.

Entrée brutale de Mina. Mains dans les poches. Visage fermé. Trempée. Elle s’arrête, regarde tout le monde.

MINA (d’un souffle)

J’ai failli pas venir. (pause) Mais y’a un truc dans la poitrine qui me pousse. Un truc que je veux pas nommer.

JUDITH

Tu veux le nom, je l’ai : responsabilité.

MINA (venin sous la voix)

T’as appris ça dans un stage de justice réparatrice ou dans un livre à colorier ?

NORA (sèche)

Ça suffit. On est là. La lame est là. On bosse. Ou on se fout toutes dehors.

Silence dur. Les cinq se placent autour de l'établi. La lame est au centre. Camille effleure son flanc du doigt.

CAMILLE (faiblement)

Elle a bougé. Elle respire.

AÏCHA

On l’a à peine touchée hier. (pause) Et elle suinte déjà nos nerfs.

JUDITH

C’est aujourd’hui qu’on polit. Ensemble. C’est pas un vote.

Elle tend une pierre à affûter à Mina.

JUDITH

Tu commences. Tranquillement.

MINA (sans la prendre)

Non. (pause) J’veux pas être la première à la briser. Pas moi.

AÏCHA

Alors sois la première à pas la fuir.

CAMILLE (murmure)

Elle attend qu’on s’accorde.

Judith tend la pierre. Mina l’arrache brusquement. S’installe. Pose la lame sur le support. Respire longuement. Puis…

Premier geste. Faux angle. Grincement strident. La lame vibre violemment. Judith sursaute.

JUDITH

Stop. Stop. Tu l’as blessée.

MINA

J’essaie ! J’ai pas vos gestes d’orfèvres, vos manières d’église.

AÏCHA

On est pas dans une église. On est dans une cuve qui bout. Alors frappe juste ou range l'outil.

MINA (en explosant)

Mais je veux PAS frapper. J'veux pas de cette putain de lame. J'veux pas porter sa voix. J'en ai déjà dix dans la gorge qui m'écrasent.

Elle recule. Jette la pierre au sol. Camille fait un pas vers elle. Lentement. Nora serre son carnet contre elle.

CAMILLE

Tu veux pas porter sa voix… (pause) Mais tu cries avec la sienne.

MINA

Je crie avec la mienne ! (pause) C'est ça qu'elle voulait, Soleïna ? Une meute qui parle pour elle ? (pause plus longue) Moi j'ai toujours dû me taire pour survivre. Alors j'sais pas comment on parle à l'acier.

Judith s'approche. Touche son bras.

JUDITH

T'as pas à savoir. T'as juste à rester. À frapper quand ce sera le bon moment.

MINA (la regardant dans les yeux)

Et si je veux pas de ce moment ?

AÏCHA

J’dis pas hein… mais là t’en es déjà dedans jusqu’au cou.

Mina s’effondre sur un tabouret. Le dos tremble. On n’entend plus rien que le feu au fond.

Petit geste de Camille : elle s’approche, s’empare de la lame, et fait trois gestes précis avec la pierre, sans force, sans agressivité. La lame produit un son net. Pas beau. Pas faux.

Toutes la regardent. Camille repose la lame. Lève la tête.

CAMILLE

Elle ne nous veut pas parfaites. Elle veut qu’on vienne... ouvertes. Même cassées.

Silence long. Judith hoche la tête. Aïcha détourne les yeux. Nora écrit une phrase qu’elle ne relira sans doute jamais. Mina souffle.

MINA (bas)

Je vais rester. Mais pas pour elle. Pas pour vous. Juste pour pas partir comme elle.

Silence. Personne ne bouge.

Lumière baisse très lentement sur l’atelier recomposé. La lame est là, mais plus au centre. C’est elles qui sont maintenant autour... et ensemble.

Noir

Scène 3

Ce qui rôde dans la lame

Minuit passé. L'atelier est plongé dans une pénombre feutrée. La forge est éteinte. Une seule lumière rasante éclaire l'établi du fond. On entend la pluie fine sur la tôle. Judith entre d'abord. Elle fouille doucement dans un tiroir. Sort une vieille lime. La caresse.

JUDITH (à voix basse)

Y'a des outils qu'on ose plus nommer. Et d'autres qu'on convoque dans le noir. (petit rire) C'est eux qui décident s'ils veulent bien revenir.

Entrée de Nora, capuche trempée, carnet sous le bras.

NORA

Je t'ai vue passer. J'ai suivi les pas. (pause) T'as les yeux qui brillent ou c'est l'ombre qui transpire ?

JUDITH

Ni l'un ni l'autre. C'est l'ennui qui cligne fort la nuit.

NORA

Moi c'est l'anxiété qui forge.

Elles se regardent sans sourire. Puis s'installent. Silence bref. Entrée d'Aïcha, clope mouillée à la main.

AÏCHA

J'dis pas hein… mais vous faites une veillée funèbre ou une répétition de sabbat ?

JUDITH

C’est toi la sorcière. Nous, on fait du feu sans allumer.

Aïcha s’assoit. Nora feuillette son carnet, déchire une page vierge, la froisse.

NORA

Y’a trop de mots. Et pas assez de réponses. J’ai l’impression d’écrire à l’envers de ma bouche.

Entre Mina, discrète. Vêtue en silence. Elle tient quelque chose dans la main. Un manche creux, qu’elle pose doucement sur la table.

MINA

J’ai pas dormi. J’ai tripoté ce vieux manche toute la soirée. Il sonnait creux. J’ai cassé le bout.

Elle ouvre la paume. Un papier roulé. Tout le monde s’approche. Judith le prend.

JUDITH

On ouvre à la lumière ou on le lit dans le noir ?

AÏCHA

Tant qu’on l’écrit pas sur les murs…

Judith lit. Lentement. À voix basse mais audible.

JUDITH

"Je ne suis pas partie. J’ai fondu doucement. J’ai glissé sous le feu

comme une larme dans la trempe. Je ne veux pas de fin. Juste qu’on ose le fil. Même s’il tranche ce qu’on aime."

Silence suspendu. Camille entre sans bruit. Elle n’a rien entendu. Elle avance, s’assoit, fixe le papier entre les mains de Judith.

CAMILLE

C’est elle.

AÏCHA

T’es sûre ? C’est pas un jeu de rôles ? Une projection collective ?

MINA

Tu veux un test ADN pour une page de solitude ?

NORA

Ce texte, il est plus aigu qu’un scalpel. Et il s’enfonce comme s’il savait où était la faille.

AÏCHA

J’dis pas hein… mais c’est dérangeant comme une confession sans date. Ça flotte. Et moi j’ai peur des choses qui flottent.

Silence. Judith pose le papier sur la table. Camille le prend. Lisse les plis.

CAMILLE

On n’est pas là pour finir sa phrase. Mais peut-être… pour y répondre.

NORA

C’est ça qui me fout la panique. C’est pas une lame à terminer, c’est un appel. Et un appel, ça se rate. Ça s’oublie. Ça tombe dans le vide.

MINA (et bascule)

Moi j’veux pas rater cette voix-là. Même si elle m’étouffe. Même si elle me demande ce que j’ai pas.

Petit silence. Aïcha soupire, se lève, s’étire.

AÏCHA

Bon. J’dis pas hein… mais si demain on la reprend cette lame, va falloir y mettre du vrai. Pas des beaux gestes. Pas des métaphores. Du vrai. Même sale. Même fragile.

JUDITH

Moi je viendrai avec ce que j’ai. Et ce que j’ai… c’est pas grand-chose. Mais c’est pas vide.

Camille les regarde toutes. Elle glisse doucement le papier dans la fente de l’établi. Pas pour le cacher. Pour le re-déposer.

CAMILLE

Qu’on la finisse ou non… elle sera là. Dans chaque frappe. Dans chaque refus.

Toutes se taisent. Pas de conclusion. Pas de résolution. Un souffle en commun. Les corps sont debout. Ouverts.

Lumière qui monte très légèrement, comme si la forge s'éveillait en silence, sous la cendre.

Noir

Scène 4

Le fil partagé

Lumière oblique du matin. L'atelier semble lavé par la nuit, mais rien n'est apaisé. Au centre : la lame, posée sur une plaque de graphite. Elle brille sans lumière — mate, presque vivante. Le feu bat déjà bas. Judith est à l'enclume, seule. Elle répète un geste vide, comme on respire en rythme avant l'effort.

Entre Aïcha. Elle mâche un bout de bois. Son pas est sec.

AÏCHA

J'dis pas hein… mais ça fait du bruit sans toi, ce matin.

JUDITH

J'me suis levée avec une phrase dans les poignets. Fallait la taper avant qu'elle se casse.

AÏCHA (s'approche, regarde son geste)

Tu tapes comme si tu voulais éviter le monde.

JUDITH

C'est pas le monde que j'évite. C'est l'écho.

Entrée de Nora. Elle note sans parler. S'arrête en plein centre. Regarde la lame.

NORA

Elle a changé de peau. Elle absorbait la lumière, hier. Aujourd'hui, elle la recrache.

AÏCHA

C'est une lame caméléon, ou quoi ?

NORA

C'est une lame qu'on dérange. Et elle le montre.

Entre Mina, les traits tendus, droite. Elle ne parle pas. Elle salue d'un geste bref. Puis prend le petit marteau et le retourne dans sa paume comme un sablier.

MINA (murmure, sans regarder personne)

Aujourd'hui, on frappe net ou on se taise mieux.

Entrée de Camille. Silencieuse. Elle va droit vers la lame, la soulève à deux mains. Elle la tourne sur la tranche. Puis la repose, très lentement.

CAMILLE

Elle est stable. Mais elle attend.

JUDITH

Alors on vient à elle. Mais ensemble.

Elles s'approchent toutes. Geste quasi sacré. Aucune instruction, mais l'instinct les dispose : deux à l'enclume, une au feu, une à l'outil, une qui regarde et parle.

AÏCHA (rythme syncopé)

Trop sec. Trop droit. Tends. Recule. Respire. Retape. Voilà. Là. Pas là. PAS là.

CAMILLE (très lent, phrases comme des boucles)

Une frappe. Pas deux. Un souffle entre. Encore. Encore moins.

NORA (pulsé)

Elle glisse dans mes mots. Mes mots la fuient. Faut que je baisse la voix pour qu'elle m'écoute.

MINA

J'fais ce que j'peux. C'est pas joli. Mais c'est droit. Ça vacille, mais ça recule pas.

JUDITH (tenu, structurel, incantatoire)

Trancher l'ombre. Tailler le regret. Polir la honte. Limer la peur. Brûler sans bruit.

Judith retire brusquement la lame. Elle montre une ligne vibrante au fil, une strie, pas une fêlure. Elle regarde Aïcha.

JUDITH

Tu vois ça ?

AÏCHA

C'est pas un défaut. C'est une tension. Elle nous rend ce qu'on met dedans.

MINA

Alors faut lui donner moins de nerf. Plus de nerfs.

CAMILLE

Pas moins fort. Plus juste.

NORA (pose le marteau)

Et si on se taisait maintenant ? Si on laissait juste le son ?

Elles s’accordent. Les gestes reprennent. Plus rien que le cliquetis des outils, le souffle de la forge, et le grincement doux des fibres de bois. Une vraie polyphonie scénique.

Noir

Scène 5

Ce qu’on frappe, c’est soi

Soir. L’atelier semble plus vaste. Le feu crépite doucement. Une table centrale a été dégagée. La lame — encore brute — repose au centre, droite, posée sur une nappe de cuir épais. La lumière est rouge, presque rituelle.

Elles arrivent une par une. Lentement. Chacune porte un outil. Pas un mot. Judith ferme la porte. Aïcha allume une lampe à bec. Camille souffle sur le feu. Nora pose un vieux carnet au coin de la table. Mina enfile une paire de gants noirs.

JUDITH

On n’a plus d’excuses. La matière est là. Le souffle est là. Le reste… faudra le forger, avec ou sans courage.

AÏCHA

J’dis pas hein… mais si on la rate, c’est pas elle qu’on brisera. C’est nous.

NORA (sèche)

Alors on rate ensemble. Ou pas du tout.

Pause. Toutes se figent devant la lame. Judith la saisit et la tend à Camille.

JUDITH

Toi d’abord. T’as les gestes du silence.

CAMILLE (sans détour)

J’ai pas le feu en moi. J’ai les cendres.

Elle polit la lame doucement, presque comme on lave un corps. La pierre trace un sifflement léger. Un à un, les autres se rapprochent.

CAMILLE (polissage lent, rythmique)

Une frappe. Deux. Un souffle. Encore. Moins. Encore. Moins.

AÏCHA (chauffe une pointe métallique. Frappe sur le bois. Chaque geste ponctué d’un mot)

Honte. Pardon. Fuite. Reste. Debout.

JUDITH (guide les mouvements. Elle déclame)

On ne forge pas un couteau. On forge le droit d’y croire.

NORA (lit à voix haute un fragment du carnet de Soleïna)

"Si je pars, que ce soit vers le tranchant. Pas vers l’oubli."

MINA (frappe une cadence. Puis s’arrête net. Elle fixe la lame)

Et si je veux pas qu’elle parle pour moi ?

Silence. Tout le monde la regarde. Camille repose la lame. Judith s’avance.

JUDITH

Alors frappe. Dis-lui non. Avec les mains. Mais fais-le droit.

Mina prend le marteau. Geste retenu. Puis soudain : un coup net. La lame vibre.

MINA

Je veux qu’elle me coupe là où j’ai pas de peau. Je veux qu’elle saigne le silence.

Le feu rugit. Nora se tourne. Une ligne est apparue sur la lame. Pas une cassure. Une veine claire, diagonale.

NORA

Regardez. Elle répond.

AÏCHA

J’dis pas hein… mais cette lame, elle parle. Et c’est pas avec des mots doux.

Judith la soulève. L’examine. Puis fait un geste théâtral : elle la plonge brièvement dans l’eau. Un sifflement. Une vapeur s’élève.

Chacune déclame une phrase, comme une déclaration de forge personnelle.

CAMILLE

Je frappe pour celles qui se sont tues avant moi.

AÏCHA

J’fais pas du beau. J’fais du vrai. Et c’est sale, parfois.

JUDITH

C’est pas une arme. C’est un testament.

NORA

Je veux qu’on la voie. Fendue. Brûlée. Et debout.

MINA

Si elle me tranche, alors qu’elle me grave aussi.

La lame est posée sur le cuir. Camille trace un mot dessus avec la pointe d’un clou rouge.

CAMILLE

TRANSPARENCE.

Le feu s’éteint. Noir immédiat. Respiration collective.

CHAPITRE III

Ce qu'on ne transmet pas fait plus de bruit que ce qu'on transmet

Voix de la Coutelière

Je n'ai pas dormi cette nuit-là. Et ce n'est pas la forge qui m'a tenue éveillée. Ce sont les gestes que je n'ai pas faits. Les mots que je n'ai pas tendus. Et l'écho très précis d'un métal que je croyais muet. Je suis revenue près de l'atelier. Pas pour entrer. Pour sentir. Depuis la rue. Comme une fugitive de sa propre voix.

Il faisait froid, pas assez pour geler, mais assez pour que le bois grince. Et j'ai entendu ce bruit rare : le silence d'après la fêlure. Ce n'est pas une cassure nette. C'est un vide, un souffle qui traverse une pièce comme s'il cherchait à nommer ce qui vient de tomber, mais qu'on ne voit pas encore au sol. Je l'ai reconnu tout de suite. Le même que celui qu'a laissé Soleïna, après être partie. Ce que je croyais avoir apprivoisé est revenu, mais pas contre moi cette fois, contre elle(s).

Et j'ai compris : La lame s'est fendue. Elles n'ont pas échoué. Elles ont touché le vrai.

Je n'étais pas là pour voir comment. Mais j'ai senti la bascule dans l'air. La cendre ne retombait plus au même rythme. Le feu semblait contenir quelque chose d'irrésolu. Je me suis assise dehors, sur les marches de l'entrée. Et j'ai pensé à ce que je leur ai laissé. Pas comme matière. Pas comme outil.

Comme dette.

Il y a des transmissions dont on ne parle pas parce qu'on croit qu'elles nous honoreraient. Mais il y a aussi celles qu'on tait parce qu'elles nous humilient. Je n'ai jamais fini la lame de Soleïna. Ce n'est pas un échec technique. C'est un échec moral. Elle avait mis dans cette lame une voix que je n'ai pas su entendre. Et plutôt que

de lui dire : « Je ne comprends pas ce que tu essayes de forger », j'ai dit : « C'est intéressant. Continue. » Mensonge de politesse. Crime d'experte. Refus de me montrer ignorante.

Elle est partie peu après. Et depuis, je la garde, cette lame. Non pas comme trace. Comme mise en garde.

Et aujourd'hui… elles sont là. Autour. Face au même acier. Et elles ne cherchent pas à le terminer. Elles le regardent vivre. Elles le laissent parler. Elles ne lui imposent pas une fonction. Elles lui proposent des noms — comme on offre un silence à un fantôme. Et c'est là que j'ai su : Elles ont compris quelque chose de moi que je n'ai jamais formulé.

Je voudrais leur dire. Mais je sais que ce serait trahir le feu. Alors je note ici ce que je ne prononcerai pas.

Judith n'enseigne plus. Elle cherche à comprendre. Elle doute à voix basse. Ses gestes ont ralenti. Elle n'appuie plus : elle attend. Et c'est là que son autorité s'est transformée en légitimité. Pas parce qu'elle sait. Parce qu'elle accepte de ne pas savoir.

Camille donne des objets aux autres. Pas des cadeaux. Des signaux. Un bois poli à Aïcha. Un fil de cuivre à Mina. Un chiffon noir à Nora. Des gestes minuscules, mais qui disent : « Je t'ai vue. Je ne te demande rien. Mais je tends. » Camille, sans bruit, est devenue l'ossature du feu.

Aïcha s'est arrêtée d'épingler. Elle a regardé. Longtemps. Une fois, elle a dit à voix basse : « Ce que je retiens, c'est pas ce que j'ai perdu. C'est ce que j'ai jamais osé dire. » C'est cette nuit-là que la lame s'est ouverte. Je crois. Je ne suis pas sûre. Mais ce serait beau, si c'était elle qui l'avait déclenchée. Pas par frappe. Par aveu sans flamme.

Nora écrit au mur. Des mots brefs, que l'humidité efface vite. Mais j'en ai lu un, en passant très tôt. "Je recommence à comprendre." Ce n'est rien. Et c'est tout. Elle ne cite plus. Elle exprime. Et ça, je n'ai jamais réussi à le lui offrir.

Mina dort sur place. Pas tous les soirs. Mais je l'ai vue deux matins, encore là, recroquevillée près du mur, la tête contre une paume ouverte. Personne ne reste là si rien ne se passe à l'intérieur. Et Mina… elle ne cherche plus à tenir. Elle laisse le métal tenir pour elle. Enfin.

La nouvelle ne demande rien. Mais elle reste exactement à la place que la forge lui donne. Pas plus. Pas moins. Elle a tendu une carte postale un jour, sans mot. Au verso : « Pour ce que je n'ai pas encore dit. » Et Judith l'a lue. Et l'a rangée. Et n'a rien répondu. Mais le feu a repris.

Est-ce que je suis jalouse ? Peut-être. Je les ai vues accoucher d'un feu que je n'ai pas su engendrer. Est-ce que je suis fière ? Pas le mot. Je suis en paix avec ce que je n'ai pas su faire. Parce qu'elles ont déposé dedans un soin que je n'ai jamais possédé.

Je ne reviendrai pas encore. Mais je m'autorise, ce soir, à écrire ceci : « La lame a été fendue. Pas par faute. Par compréhension. Et c'est plus beau qu'un ouvrage fini. » Le reste… n'a pas de mots. Il pulse. Entre elles. Entre moi et elles. Entre Soleïna et le silence. Et ça suffit. Pour cette nuit.

ACTE III

Scène 1

Celle qui entre sans heurter

Jour gris. Le feu n’a pas été rallumé. L’atelier est froid. La lame, suspendue dans un étau mobile, brille d’un éclat mat. Rien ne semble commencé, rien ne semble fini. Judith, seule, règle une vis. Elle marmonne.

JUDITH

Les choses pas finies, ça s’arrondit aux coins. Comme si le métal voulait pas qu’on le remarque. Mais il ment mal, le métal.

Pause. Entrée de Camille. Elle a les mains nues, une garde de bois sculptée dans la poche. Elle ne parle pas tout de suite. Elle observe Judith, puis la lame, puis l’étau. Elle déplie lentement la garde. Elle est fine, asymétrique. Un creux visible au centre.

CAMILLE

Elle tiendrait avec ça. Pas pour le combat. Pour le geste.

JUDITH

Tu veux lui donner une prise ou une absence ?

CAMILLE

Un repos. Pour la paume. Pas pour la lame.

Elles restent là, debout, face à la lame figée. Judith abaisse l’étau. Camille pose la garde sur la lame, sans l’enclencher. Un frisson passe dans le bois.

Entrée de Nora. Elle tient une enveloppe blanche, non timbrée. Elle ne regarde pas les autres tout de suite.

NORA

Y’avait ça. Dans la boîte aux lettres. Pas de nom. Juste écrit : “Pour celle qui forge.”

JUDITH

Elle revient ? Ou elle nous parle du fond ?

CAMILLE

Parfois c’est pareil.

Judith ouvre lentement l’enveloppe. Elle lit à voix basse d’abord, puis reprend à voix haute.

JUDITH

« Je ne sais pas laquelle de vous me ressemble.

Mais je sais que ce qui m’a manqué, ce n’est pas le feu.

C’est d’avoir une main à la sortie du poing.

Ne me rendez pas hommage.

Terminez ce que j’ai fui.

Et fuyez mieux que moi. »

Silence. Entrée simultanée d’Aïcha et Mina. L’une claque la porte. L’autre la referme doucement. Elles s’arrêtent net en voyant les trois figées devant la lame.

AÏCHA

J’dis pas hein… mais si vous vous transformez en statues, faut me prévenir. J’apporte le piédestal.

MINA (trois pas en avant)

C’était elle ? Soleïna ?

NORA

Ou un écho qui porte son prénom sans le dire. On est dans les restes. Mais des restes qui regardent.

JUDITH

La question, c’est pas qui l’a écrit. La question c’est : à qui ça parle. Qui ça traverse.

Un son. Léger. Un pas. Une silhouette dans l’embrasure. Une femme jeune, visage ouvert mais ferme, veste de travers. Elle avance d’un pas. Tout le monde la regarde. Elle ne baisse pas les yeux.

VISITEUSE

Excusez-moi. J’ai… vu cette adresse sur une vieille affichette. J’ai pas su ce que je cherchais. J’ai juste senti que c’était là.

MINA

Tu veux quoi, au juste ? On donne pas de cours. On forge. Et on s’épuise. Volontairement.

VISITEUSE

Je veux pas regarder. Je veux essayer. Et je sais que j’ai pas les mots. Mais j’ai les mains. Et elles me brûlent.

Silence. Aïcha la dévisage, presque tendue.

AÏCHA

J’dis pas hein… mais on a déjà assez de feux à éteindre ici. Et pas assez de seaux.

CAMILLE (doucement)

Peut-être qu’elle vient pas pour rallumer. Peut-être qu’elle vient… tenir la cendre.

Judith s’approche de la visiteuse. Elle est à un souffle d’elle. Puis, soudainement, tend la garde de bois que Camille avait sculptée.

JUDITH

Tiens ça. Si tu le serres trop, ça cassera. Si tu trembles pas, c’est que tu mens.

La visiteuse prend l’objet. Sa paume le ferme. Elle ne dit rien. Nora s’approche. Elle demande doucement, mais clairement…

NORA

Tu portes quoi ? De toi. Pas des autres.

VISITEUSE (juste)

Un vide avec des angles. Et des coups que j’ai pas rendus.

Silence. Toutes la regardent. Camille s’avance enfin. Elle touche la garde entre ses doigts. Sourit à peine.

CAMILLE

C’est le bon bois. Il a absorbé quelque chose.

Mina soupire. Aïcha hausse les épaules. Judith retourne à l’étau.

JUDITH

Alors reste. Observe. Et quand tes mains voudront parler… on verra si la lame écoute encore.

Lumière lente. Le feu s’allume. Personne ne le touche. Il est reparti seul.

Noir

Scène 2

Ce qu’elle touche sans le savoir

Fin d’après-midi. L’atelier a changé. Le métal a été rangé, mais la lame reste suspendue. Le feu dort mais respire encore. Chacune est là, mais dispersée. Judith trie, Nora annote sans but, Aïcha frotte un chiffon sur une pince, Camille ponce un bois fin. Mina regarde dehors. La nouvelle, encore sans nom, attend, debout, droite.

Elle avance d’un pas. Touche la lame du bout des doigts. Juste là où la fêlure naît. Pas un bruit. Judith se retourne.

JUDITH (dur, rapide)

Tu touches pas. Pas sans gants. Pas sans appel.

NOUVELLE (dans sa voix)

Elle m’a appelée. Pas fort. Mais juste.

Aïcha fronce les sourcils.

AÏCHA

J’dis pas hein… mais t’as l’ego d’une enclume et la discrétion d’un seau vide.

NORA (murmure)

Attendez. Écoutez sa voix.

MINA (sèche)

Elle a déjà une voix ? On l’a même pas vue transpirer ici.

CAMILLE

La voix, c’est pas ce qu’on donne. C’est ce qu’on écoute quand on n’a plus rien d’autre.

Pause. La nouvelle se recule. Mais ne s’excuse pas. Elle pose la main sur sa poitrine.

NOUVELLE

J’ai pas touché pour prendre. J’ai touché pour qu’elle me refuse.

Mais elle a pas refusé.

JUDITH

Tu crois que c’est un appel d’air ? Ce métal… il se laisse pas ouvrir sans prix. Même muet, il mord.

NOUVELLE

Alors qu’il me morde. Au moins je saurai où j’ai mal.

Silence. Judith reste figée. Mina lâche un rire bref.

MINA

Elle veut souffrir pour être admise. Comme si ça s'achetait à la cicatrice.

La nouvelle s'approche. Tient le regard.

NOUVELLE

Non. J'veux pas être admise. Je veux voir jusqu'où je suis capable de rester. Même quand ça gratte, même quand ça rejette, même quand je ressemble à personne ici.

Long silence. Judith fait un pas. Sort un petit marteau. Le pose devant elle.

JUDITH

Alors frappe.

NORA

Pas sur la lame. Pas encore.

AÏCHA

Dans le vide. Pour qu'on entende ce qu'elle changerait si elle te répondait.

La nouvelle prend le marteau. Elle le lève. L'air tremble. Elle frappe. Un son clair. Étrangement juste. Un silence suit. Puis les réactions.

MINA (tendue)

Putain. J'ai senti mon ventre reculer.

AÏCHA

J’dis pas hein… mais ce son-là… il connaît mes failles.

NORA

Il coupe. Mais pas pour blesser. Pour avertir.

JUDITH

Ce son, c’est pas un son. C’est un flanc ouvert. Et c’est propre.

CAMILLE (murmure)

Elle frappe juste. Même sans main formée. Elle frappe… au niveau des os.

La nouvelle repose le marteau sans bruit. Elle ne dit rien. Judith s’approche. Touche la poignée. Regarde les autres.

JUDITH

On peut pas l’accueillir. Mais on peut pas la renvoyer.

NORA

Alors on la laisse… être l’endroit qui déséquilibre.

CAMILLE

Comme la fêlure. Qu’on a décidé de garder visible.

AÏCHA

J’dis pas hein… mais moi j’ai pas signé pour former des voix. Juste pour pas éteindre la mienne.

MINA

Et si elle est une autre version de moi ? Avant la trempe ? Avant l'éclat ?

NOUVELLE (la voix ferme, mais nue)

Je suis pas vous. Et je veux pas vous ressembler. Mais si je peux apprendre à rater… debout… alors je veux bien me brûler à vos silences.

Long silence. Judith se retourne. Ouvre un tiroir. Prend une vieille pièce de métal, toute rouillée. La pose dans les mains de la nouvelle.

JUDITH

C'est pas un don. C'est un caillou. À toi de voir si tu veux le faire sonner. Ou l'enfouir dans ta poche.

Camille rallume doucement la forge. Un souffle. Un frisson. Les flammes reprennent. Non pas hautes, mais entières.

La scène se fige en tableau : six femmes, différentes, inégales, formant non un cercle — mais un déséquilibre vibrant autour du feu.

Noir

Scène 3

Donnez-lui un nom, qu'elle saigne autrement

Soir tombant. L'atelier est silencieux. La lame est suspendue entre deux pinces, immobile, droite comme une question.

Autour, les six femmes sont disposées. L'espace est presque rituel. Pas de feu, pas d'outil. Juste la matière et les bouches.

JUDITH

Aujourd'hui, on la nomme. Pas pour la livrer. Pour la rendre à ce qu'elle est devenue. Et pour que chacune de nous, en la disant, la quitte un peu. (pause) Alors : vous dites. Et vous écoutez.

CAMILLE (mur de silence, puis doucement)

Je dis Faille. Parce qu'elle ne ment pas sur ce qu'elle n'a pas su tenir. Parce qu'elle n'a pas peur de se montrer ouverte, pas finie, pas corrigée. Parce que c'est dans cette fente qu'on respire. Parce que j'y loge mes doutes.

Elle recule. La lame ne bouge pas.

JUDITH

Moi, je dis Suture. Parce qu'elle a recousu nos gestes dispersés. Parce qu'elle ne gomme pas les blessures, mais les lie. Parce que ce qu'on a fait ensemble… c'est pas de la perfection. C'est du maintien. Et je refuse qu'on l'offre au monde sans dire : on a recollé ce qui n'était pas prévu pour s'assembler.

Elle croise les bras. N'attend pas de réponse.

AÏCHA (jet sec)

Rengaine. J'dis pas hein, mais moi j'ai pas besoin d'un mot-pansement. Cette lame, elle revient. Elle s'impose. Elle a le ton des choses qu'on pensait enterrées mais qui cognent au coffre. Elle coupe les excuses. Et j'veux qu'on se souvienne de ça.

Elle tourne autour de la table. Elle n'a pas fini.

Et si ça plaît pas, tant mieux. J'suis pas là pour qu'elle flatte. J'suis là pour qu'elle venge. Discrètement. Mais proprement.

MINA (plus bas)

Moi, je dis Revers. Parce que c'est l'autre face. Celle qu'on vous montre pas quand on tend la main. Celle qui brûle quand on croit caresser. Cette lame, elle m'a retournée. Elle m'a dit : « Tu peux rester rugueuse. » Et j'veux qu'elle garde ce mot-là. Revers. Pas tranchant. Pas plat. Mais retour.

NORA (pose son carnet avant de parler)

Phrase. Pas mot. Pas cri. Juste ce fil tendu entre deux silences. Je l'ai entendue parler, cette lame. Pas fort. Mais tout le temps. Et j'veux qu'on la lise comme une phrase qu'on relit. Qu'on relit, qu'on comprend pas. Mais qu'on garde.

NOUVELLE (hésitante, puis ferme)

Je suis pas à la hauteur. Mais j'ai écouté. Et moi, ce que j'ai entendu… c'est Creuse. Comme un verbe. Comme un appel. Parce que j'ai pas encore mis quelque chose dedans. Mais je sais que j'ai la place. Et j'veux pas qu'elle soit un monument. Je veux qu'elle reste une cavité habitable.

Un silence les enveloppe. Judith ferme les yeux.

JUDITH

On va pas voter. On va pas trancher, même si c'est ce qu'elle fait le mieux.

CAMILLE

On pourrait les graver tous. L'un à côté de l'autre. Mais pas droits.

En vrac. Comme nous.

AÏCHA

J'dis pas hein… mais une lame qui porte plusieurs noms, ça devient plus qu'une arme. Ça devient un chœur.

MINA

Et si quelqu’un demande : « comment elle s’appelle ? » On dira :

« Choisis celui qui te fait le plus peur. »

NORA

Ou celui qui te ressemble trop pour que tu l’avoues.

NOUVELLE

Elle aura un nom mouvant. C’est mieux qu’un titre fixe.

Judith s’approche. Elle prend une pointe de métal. Lentement, sur une plaque de cuivre, elle grave les six mots. Une à une, on les voit apparaître en silence.

JUDITH

FAILLE

MINA

SUTURE

NORA

RENGAINE

AÏCHA

REVERS

CAMILLE

PHRASE

NOUVELLE

CREUSE

Elles entourent la lame. Pas un cercle. Une spirale disloquée, ouverte vers le vide. Camille souffle. Mina pose sa main sur le bois. La lumière reste. Pas de conclusion. Que cette vibration suspendue, entre les noms, comme un acier qui ne sait pas encore ce qu'il doit trancher.

Noir

Scène 4

Celle qui revient sans frapper

Début de nuit. L'atelier est silencieux. Il ne fait pas froid. Pas encore.

La lame repose seule, debout sur sa gaine de cuir, sous une lumière basse.

Les six femmes sont là, sans se parler. Une attente dense.

Quelque chose va venir. Ou revenir.

Un pas. Lent. Un souffle. Entrée de la Coutelière. Elle n'a pas l'air surprise. Ni émue. Mais tout son corps regarde.

Personne ne dit un mot. Elle s'avance. Lentement. Fait le tour de la lame sans la toucher.

LA COUTELIÈRE

Elle est là. Et elle n'a pas fui.

Silence. Judith baisse les yeux. Camille avance d'un pas.

CAMILLE

On a hésité à la finir.

LA COUTELIÈRE

Et vous ne l'avez pas vraiment fait.

Elle tend la main vers la fissure. Elle ne la touche pas. Elle la sent.

LA COUTELIÈRE

Vous avez fait autre chose. Vous avez laissé.

NORA

On a suivi ses lignes. Pas les nôtres.

AÏCHA

J'dis pas hein… mais on voulait pas qu'elle nous survive. Juste qu'elle nous écoute. Et qu'elle sache qu'on l'a regardée en face.

La Coutelière se tourne vers elles. Une à une. Elle les détaille. Judith. Mina. Camille. Aïcha. Nora. La nouvelle. Puis elle parle. Lentement. Comme on trempe une phrase dans l'huile pour qu'elle reste brillante.

LA COUTELIÈRE

Je l'ai commencée pour retenir quelque chose. Peut-être Soleïna. Peut-être moi. Je ne l'ai pas finie parce que je craignais ce qu'elle aurait dit.

Pause. Elle sourit. À peine. Un coin de bouche, râpeux.

Vous, vous avez accepté qu'elle ne dise pas ce que vous vouliez. Elle n'a pas menti. Elle n'a pas flatté. Elle a gardé sa bouche ouverte… mais sans hurler.

MINA (à mi-voix)

Elle nous a pas défendues. Elle nous a tenues.

Silence épais. Puis la Coutelière approche davantage. Elle glisse un doigt sous le manche. Soulève la lame. Elle la tient droite. Entre elle et les autres.

LA COUTELIÈRE

Je l'avais rêvée tranchante. Vous l'avez faite tremblante. Et c'est mieux.

Elle la repose. Regarde la plaque de laiton où sont gravés les noms. Les lit à haute voix…

Faille… Suture… Rengaine… Revers… Phrase… Creuse.

LA COUTELIÈRE

Ce n'est pas un nom. C'est un chœur. Et c'est le seul endroit où je peux encore poser ma gorge.

Elle recule. Judith fait un pas. Elle tient un fourreau de cuir brut.

JUDITH

On pensait la remettre ici. Suspendue. À hauteur de front. Pas pour qu'on la prenne. Pour qu'elle nous traverse.

La Coutelière prend le fourreau. Le caresse du pouce. Puis tend la lame à Camille.

LA COUTELIÈRE

Ce n’est plus à moi. Mais ce n’est pas à vous non plus. C’est à… celles qui viendront. Celles qu’on ne comprendra pas tout de suite. Celles qu’on ne choisira pas.

NOUVELLE (la voix fragile mais debout)

Alors… elle sert encore ? Même cassée ?

LA COUTELIÈRE

Surtout cassée.

Un souffle. Le feu s’allume. Tout seul.

La lumière se fait plus orangée, plus vivante.

Aucune d’elles ne bouge. La lame est levée à bout de bras.

La Coutelière s’approche.

Elle pose un doigt sur la fissure et murmure, c’est un souffle, un mantra.

LA COUTELIÈRE

Je reconnais cette faille. Elle a ma forme.

Puis elle sort. Sans bruit. Sans drame. Elles restent. Toutes. Et elles s’approchent. Une à une. Chacune vient, effleure la lame, murmure un mot que le public n’entend pas.

Silence.

Puis le feu pulse une dernière fois. Et meurt.

NOIR

ÉPILOGUE

Ce qu’elles se disent à la sortie du feu

CAMILLE (debout, droite, voix claire)

Je suis venue avec le silence comme unique outil. On m’a crue opaque. Mais j’étais déjà fendue, seulement j’avais fermé la ligne au couteau, le long de la gorge. Ici, j’ai appris que l’écho d’un geste vaut plus que la pureté d’une parole. Je n’ai pas parlé fort, non. Mais j’ai poli plus que des lames. J’ai arrondi mes angles jusqu’à ce que mes paumes deviennent passage. Je ne repars pas plus entière. Je repars... plus accueillante à ce qui brise sans bruit.

JUDITH (face à la lame, les mains croisées dans le dos)

On m’a toujours appris à faire « juste ». À corriger, à tenir droit. À ne pas vaciller. Alors j’ai construit des outils. J’ai distribué des plans. J’ai voulu être la structure. Mais ici, j’ai compris que l’équilibre n’est pas dans la règle. Il est dans la faille qu’on assume. Dans le tranchant qu’on ne maquille pas. J’ai appris à guider sans diriger. À écouter sans évaluer. Je repars avec moins de certitudes, mais bien plus de liens.

AÏCHA (assise sur un tabouret bancal, ton libre, brut)

J’dis pas hein… mais j’étais pas là pour les grandes causes. Juste pour frapper. Pour faire sortir le bruit. J’ai mis des piques, des soupirs, des insultes camouflées, parce que j’ai peur du doux. Mais ces filles-là, elles m’ont forcée à entendre ma propre résonance. Et tu sais quoi ? Elle était pas si moche. J’ai appris qu’on peut se faire entendre sans mordre. Mais que parfois, mordre, c’est juste dire : « je suis encore vivante ». Je repars pas changée. Je repars avec des copeaux de tendresse dans les poches. Et j’vais pas les balayer.

MINA (debout, mais penchée, voix basse comme une forge au ralenti)

J’ai voulu partir mille fois. Et puis la lame m’a retenue par la manche. Ce n’était pas un piège. C’était un miroir, déformant, tranché, rude. J’ai vu mes manques comme des lignes à suivre, pas à combler. Et j’ai cessé de fuir ce que je reconnaissais en elle : Le refus. L’exil. La honte de ne pas savoir finir. Ici, j’ai appris à rester sans m’excuser. À ne pas demander pardon d’exister cassée. Je repars avec une langue que je n’ai pas apprise — mais qui sait mon nom.

NORA (éloignée, carnet en main, mais elle ne l’ouvre pas)

Je suis arrivée pleine de mots. De paragraphes soignés, de théories bien montées. Mais rien ne tenait face au métal chaud. Et les autres, elles m’ont forcée à écrire autrement : avec les gestes, avec les pleins, avec les doutes. Ce n’est pas le feu qui m’a modifiée. C’est leur manière de forger sans se justifier. J’ai appris à poser ma voix, sans italique, sans notes de bas de page. Je repars avec un carnet à moitié vide. Mais surtout, je repars avec le droit de ne pas tout expliquer pour être crue.

LA NOUVELLE (jeune, immobile, au centre, le regard droit)

Je suis arrivée sans nom. Sans passé que vous connaissiez. Et pourtant j’ai été traversée. Pas accueillie, pas applaudie, mais contenue. C’était mieux. Elles ont gravé autour de moi des silences qui vibraient. Elles m’ont dit que frapper juste, c’est pas taper fort. Et que la lame ne voulait pas nous. Elle voulait notre désaccord. Je repars sans blessure à montrer. Mais je repars avec l’envie de continuer ce qu’on n’a pas nommé.

Lumière faible. La lame reste suspendue. Pas une arme. Un témoignage. Dans l’ombre, on voit sept empreintes de paume sur la table. Les leurs. Et une dernière… plus petite. Celle qui viendra.

NOIR

CHAPITRE IV

Ce qu’on laisse dans la lame quand on n’y revient plus

Voix de la Coutelière

J’aurais pu ne pas revenir. Laisser l’atelier comme une parenthèse refermée, un lieu traversé et refermé derrière des épaules invisibles. Mais j’avais besoin de voir ce que mon absence avait dessiné. Pas sur elles, sur l’espace.

Je suis arrivée avant le jour. Le genre d’heure qui n’a pas encore décidé si elle appartient à la nuit ou au matin. La serrure n’avait pas été verrouillée. Un détail. Le bois du plancher ne m’a pas reconnue tout de suite. Il a craqué, non comme un accueil, mais comme une protestation. J’ai marché lentement. J’ai laissé la forge me redécouvrir, comme on pénètre une maison qu’on a construite mais jamais habitée.

Le froid avait figé les derniers gestes. Un marteau encore tiède sous la suie. Une empreinte de tasse de métal sur l’établi. Une trace de semelle qui tourne sur elle-même. Et, au centre, la lame, droite, suspendue, exactement là où je l’avais laissée… et où elles l’avaient tenue.

Je ne me suis pas assise tout de suite. Je me suis tenue devant la lame comme devant un miroir trop ancien. Pas pour vérifier mes rides. Mais pour voir si j’étais encore dedans. Et ce que j’ai vu, ce n’est pas moi. Ce n’est même pas elles. C’est une chose entre nous. Un silence poli. Un espace qui a été traversé par trop de questions sans réponse. Un métal qui ne veut plus couper, mais contenir.

Je suis restée là. Longtemps. Et j’ai commencé à sentir ce que le feu avait gardé, malgré l’absence :

- Un éclat de voix d’Aïcha, coincé entre deux étaux.
- Un frottement de Camille dans les fibres du bois.

- Une page arrachée du carnet de Nora, glissée derrière le four.

- Une torsion minuscule sur la poignée du soufflet, la signature sèche de Judith.

- Un souffle d'air anormalement chaud, posé juste à l'angle où Mina avait dormi.

- Et ce presque rien sur la lame elle-même, une trace de sel. Peut-être une larme. Peut-être juste une main.

Je les ai toutes entendues à travers ce que je n'ai pas vu. Et cette voix-là, le bruit de ce qu'on laisse sans le dire a résonné plus fort que n'importe quelle restitution.

Je me suis enfin assise. Pas pour contempler. Pour remercier. Mais pas elles. Pas moi. La matière. Celle qui les a portées quand elles ne se supportaient plus elles-mêmes. Celle qui a refusé de plier tant qu'elles ne se disaient pas la vérité. Celle qui a dit : « Je ne suis pas un outil. Je suis un miroir. Seras-tu assez brave pour me toucher sans détourner le regard ? »

Ce qu'on laisse dans une forge ne se range pas. Ce sont les choses qu'on ne veut pas dire à la maison. Les phrases qui ne passeraient dans aucune autre pièce. Les silences qu'on n'ose pas nommer en famille. Et la lame devient alors un sanctuaire d'aveux flottants.

J'ai touché la plaque de laiton. Les noms y étaient toujours : Faille. Suture. Rengaine. Revers. Phrase. Creuse. Mais ils avaient changé de poids. Ils ne pesaient plus la même chose. Ils vibraient. Comme si le feu, en refroidissant, leur avait donné une mémoire propre. Et j'ai compris : la lame ne contient pas ce qu'on y met. Elle augmente ce qu'on n'ose pas laisser. Je me suis penchée. J'ai soufflé doucement sur le métal. Et il m'a rendu un son. Fibreux. Long. Grave. Pas une note. Un frisson.

Je ne leur dirai pas que je suis revenue. Je ne leur écrirai pas. Je ne signerai rien. Ce serait rompre le pacte. Mais je vais leur laisser

un objet. Un simple morceau de miroir carré, posé près du foyer. Dessus, j'ai gravé une phrase. Discrète. Il faut plier le genou pour la lire : « Si tu te reconnais trop vite, c'est que tu n'as pas encore frappé. »

Je repars plus légère. Pas lavée. Pas guérie. Juste rendue à moi-même. Et à elles. La lame reste suspendue. Elle n'est pas finie. Mais elle n'attend plus rien. Elle tient. Et parfois… c'est tout ce qu'on peut demander.

Ce texte est offert gracieusement à la lecture.

Avant toute exploitation

publique, professionnelle ou amateur,

vous devez obtenir l'autorisation de la SACD : www.sacd.fr

Pour toutes questions, contactez-moi par mail :
frndzeric@gmail.com

ANNEXES

Fiche personnages

La Coutelière

Voix hors-scène, tutélaire mais absente.

- Elle a quitté la forge pour que d'autres y trouvent leur propre feu.

- Lucide, pudique, pleine de creux et de regrets.

- Elle est la mémoire silencieuse de l'espace. Sa voix se tisse entre les actes sous forme de fragments introspectifs.

Judith

L'intellect appliqué, l'ancienne élève modèle.

- Besoin de structure et de reconnaissance, peur du chaos.

- Rigide au début, précise dans sa gestuelle, tendue dans son silence.

- Cherche à maîtriser la lame : elle veut qu'elle soit droite, sûre, fonctionnelle. Mais la lame exige qu'elle plie autrement.

Camille

La sensuelle discrète, la force du silence.

- Elle capte plus qu'elle ne parle. Elle cherche la vibration, pas l'utilité.

- Présence flottante mais ancrée, gestes doux, fugaces.

- Elle ne veut pas forger pour créer, mais pour écouter ce que la matière révèle en elle.

Aïcha

La vive, l'ironie comme armure.

- Elle détourne tout conflit par l'humour. Mais le feu ne rit pas.

- Éruptive, provocante, mais se replie dès qu'on touche juste.

- La lame lui résiste tant qu'elle ne parle pas vrai. Quand elle relâche la vanne, elle accède à une sincérité rare.

Nora

La cérébrale, la langue trop pleine.

- Elle veut tout comprendre, tout noter, tout dire.

- En retrait, toujours avec un carnet. Fragile sous la surface.

- La lame brûle ce qu'elle tente de formuler. Elle ne la supporte que lorsqu'elle cesse d'écrire et commence à sentir.

Mina

La tension incarnée, toujours au bord.

- Une colère canalisée, une fêlure jamais dite.

- Droite, intense, silencieuse comme une tempête en veille.

- Elle cherche à dominer la lame, mais c'est elle qui sera domptée si elle accepte de céder sans perdre.

La nouvelle

L'instinct pur, la présence qui n'annonce rien.

- On ne sait pas pourquoi elle est là. Elle ne le sait peut-être pas non plus.

- Énigmatique, économe, jamais en retrait mais jamais au centre.

- Elle ne forge pas — elle écoute la lame. Elle devient médium d'une mémoire collective plus ancienne.

Soleïna (évoquée)

La disparue, le feu ancien, l'absence fondatrice.

- Elle n'a pas fini sa lame. Elle n'a pas fini d'être transmise.

- On ne la voit pas. Mais tout parle d'elle.

- Sa lame est là. Fendue. Suspendue. Elle parle encore.

Analyse littéraire

Le feu comme langue commune : dramaturgie du silence et poétique de la matière dans « Au Fil des Lames »

I. Une dramaturgie sans maître : absence fondatrice et construction polyphonique

La pièce Au Fil des Lames propose une architecture dramatique singulière fondée sur une absence inaugurale : celle de la Coutelière, tutrice invisible, silencieuse figure fondatrice du lieu. Cette absence volontaire résonne comme un refus du didactisme, ouvrant l'espace à une construction polyphonique par le désaccord. Il ne s'agit pas d'un collectif harmonieux, mais d'un choeur

dissonant de présences féminines, dont les tensions, malentendus et gestes imparfaits deviennent les véritables ressorts dramaturgiques.

L'espace de la forge, volontairement laissé sans direction, devient alors un lieu d'émergence, un théâtre de l'inachèvement. La lame suspendue au cœur du décor, laissée incomplète par une autre disparue (Soleïna), devient métaphore centrale de la transmission interrompue : elle n'est ni un symbole figé, ni un outil, mais un réceptacle de projections, de conflits et de renaissances.

II. Corps et matière : la scène comme friction

La pièce met en œuvre un théâtre de la matière, où le feu, l'acier, le geste et le poids du corps constituent une syntaxe parallèle à celle de la langue. Le verbe est rare, parfois maladroit, souvent heurté — et c'est justement par cette rugosité que s'élabore une dramaturgie sensible.

Chaque personnage se définit par son rapport au geste : Judith dans la maîtrise, Camille dans l'écoute, Aïcha dans la fuite par l'humour, Nora dans la tentation intellectuelle, Mina dans la tension contenue, et la nouvelle dans une présence instinctive. Ces figures ne sont pas des "caractères" au sens classique, mais des topographies de résistance : résistances au groupe, à soi-même, à la matière. La lame devient alors le tiers silencieux qui catalyse leurs évolutions.

III. La Forge en Veille : contre-chant narratif et poétique de l'ombre

Les cinq chapitres en voix off réunis sous le titre La Forge en Veille ne constituent pas un commentaire, mais une œuvre en miroir, un récit romanesque intérieur qui prolonge l'expérience scénique en une poétique du retrait.

La Coutelière y apparaît comme une figure éminemment contemporaine de la transmission : ni guide, ni héroïne, ni témoin fiable. Son silence n'est ni héroïque ni lâche — il est fertile. Par le biais de son regard, le texte explore des dimensions rarement abordées dans le théâtre de la filiation : la honte de ne pas savoir transmettre, la tentation du retrait, la peur de parler trop, ou à côté.

La langue y est dense, elliptique, sensorielle. Elle épouse les textures de la forge, fait surgir des souvenirs sans chronologie, s'écrit par fragments, comme un métal trempé dans le temps. On pourrait y lire une filiation poétique avec Claudel, Koltès ou Marguerite Duras — dans cette manière de laisser le silence comme personnage principal.

IV. Une éthique du non-savoir : théâtre de la fracture assumée

L'ensemble Au Fil des Lames + La Forge en Veille propose, en creux, une éthique du non-savoir, ou plutôt du non-achevé. L'œuvre ne cherche pas à démontrer une thèse ni à résoudre des conflits. Elle explore l'espace intermédiaire entre le raté et le possible, entre ce qu'on voulait transmettre et ce qui s'est transmis "malgré tout".

La lame, laissée fendue, n'est pas un échec, mais une mémoire. Elle contient ce que les femmes n'osent pas toujours dire, et ce que la transmission directe aurait peut-être empêché d'émerger.

Cette dramaturgie du creux, du fragment, du départ volontaire, inscrit la pièce dans une esthétique contemporaine du théâtre documentaire-poétique, mais s'en distingue par la densité métaphorique de la matière, et par une attention aiguë au feu comme langue collective.

Conclusion

Au Fil des Lames » et La Forge en Veille » forment une œuvre double, exigeante et sensible. À travers l'espace d'une forge vide, elles inventent un théâtre rare : celui où les corps parlent sans discours, où la mémoire se transmet en silence, et où l'absence est la plus féconde des présences. Le feu, ici, n'est ni punition ni purification, mais ce qui donne forme à l'indicible.

Dossier pédagogique

autour d'Au Fil des Lames d'Éric Fernandez Léger et du carnet La Forge en Veille

Objectifs généraux

L'étude conjointe de la pièce Au Fil des Lames et du récit parallèle La Forge en Veille permet de travailler :

- La lecture d'une œuvre dramatique contemporaine fragmentaire
- Les thématiques du silence, de la transmission, du collectif, de la mémoire
- La compréhension de la mise en tension entre texte théâtral et récit introspectif
- L'exploration du langage non verbal, de la matière comme langage, et de la résilience féminine
- Des pratiques d'écriture personnelle à partir de matériaux bruts ou de monologues intérieurs
- L'interdisciplinarité entre lettres, théâtre, philosophie et arts plastiques

Fiche technique de l’œuvre

Élément Données

Titre de la pièce Au Fil des Lames

Auteur Éric Fernandez Léger

Annexes narratives La Forge en Veille (5 chapitres en voix off)

Forme Théâtre contemporain + fragments narratifs

Thèmes principaux Transmission, mémoire, silence, travail, féminité, colère, artisanat

Genre Drame poétique et social, théâtre d’atelier

Public À partir de 14 ans

Personnages principaux 6 femmes anonymes, la Coutelière (voix), Soleïna (absence fondatrice)

Entrées pédagogiques par cycle

Collège (4e/3e)

- Comprendre comment un texte donne vie à un lieu : la forge comme espace symbolique

- Identifier les émotions contenues derrière des dialogues minimalistes

- Réaliser un carnet de gestes : chaque élève décrit une action manuelle importante pour lui/elle

- Lecture expressive de fragments du carnet de la Coutelière : travail sur la voix, le rythme, le souffle

- Travail d’écriture : “Si j’étais une lame, je serais…”

Seconde / Première

- Étude du lien entre parole, mémoire et transmission

- Analyse d’un théâtre sans scène spectaculaire : comment la tension se construit ailleurs

- Rédaction d’un monologue à la manière de la Coutelière

- Interprétation scénique d’une scène entre les personnages (exercices de placement, retrait, regard)

- Dialogue entre texte dramatique et texte poétique : quelles différences d’effet, de langue, de ton ?

- Parcours associé : textes sur la transmission (Annie Ernaux, Laurent Mauvignier, Koltès)

Terminale / Études supérieures

- Approfondissement : théâtre de la fragmentation / poétique de la matière

- Rédaction d’un texte critique : La lame comme figure de l’héritage impossible

- Lecture comparée : lien avec Incendies de Wajdi Mouawad (le passé comme absence structurante)

- Exposé oral : “Le silence comme geste dramaturgique”

- Ateliers d’écriture : fragments à partir d’un outil, d’un mot suspendu, d’un souvenir “qui brûle encore”

- Études croisées : philosophie de l’apprentissage, psychanalyse de la répétition, symbolique du feu

Propositions d’ateliers interdisciplinaires

- Lettrines forgées : créer des initiales de personnage sous forme d’outils (arts plastiques)

- Cartographie de la forge : spatialisation imaginaire de l’atelier selon les présences et tensions

- Voix off en scène : interpréter à plusieurs voix un chapitre de La Forge en Veille (atelier théâtre)

- Correspondance : écrire à la Coutelière en son absence – puis se répondre à soi-même

- Musique et métal : rechercher les sons de la forge et créer une “partition de feu” (éducation musicale)

Prolongements thématiques

- Le geste artisanal comme acte existentiel (philo / socio)

- Le travail de groupe sans hiérarchie : qu’est-ce qu’un collectif sans chef ?

- Femmes et techniques : représentations croisées dans la fiction et le réel

- L’art de l’inachevé : comment une œuvre non finie peut-elle dire plus qu’un chef-d’œuvre ?

- La mémoire des absents dans les objets (lettres, outils, vêtements, lames…)

Dossier de mise en scène

Au Fil des Lames — création adaptable à dispositif léger

1. Intentions de mise en scène

- Mettre en tension l’espace nu et les corps : dans un monde où la forge est l’absente-présente, c’est l’imaginaire sonore, spatial et gestuel des comédiennes qui fait naître la matière.

- Travailler sur les silences et la densité des regards : les non-dits sont la charpente du drame.

- Transformer la contrainte technique en force poétique : peu d’accessoires, mais des objets signifiants. Peu de lumière, mais des zones d’ombre habitées.

- Donner à chaque personnage une “présence thermique” : chaude, froide, heurtée, fluide — l’énergie circule plus que le texte.

2. Espace scénique

Dispositif suggéré :

- Espace en bi-frontal ou traversant (les spectateurs de chaque côté de la forge imaginaire)

- Sol brut (béton, bois ou tapis de danse noir)

- Pas de décors monumentaux — la forge est une zone d’épaisseur invisible, définie par la lumière et le son

Marqueurs visuels minimalistes :

- 1 établi central (une table usée ou planche épaisse)

- 6 tabourets ou caisses (maniables, déplaçables)

- 1 “lame suspendue” (élément symbolique : tige d’acier, silhouette de métal noircie)

- Corde ou structure suspendue, si possible

3. Lumières

Matériel minimal :

- 3 projecteurs orientables (ou lampes torches tenues ou posées au sol)

- Usage des ombres portées et du clair-obscur

- Création d’une lumière “forge” chaude (orangée) pour les scènes de tension

- Alternance lumière froide / chaude pour rythmer les états du groupe

Astuce : en l’absence de projecteurs, travailler avec de simples ampoules dénudées, lampes d’atelier suspendues, ou bougies électriques.

4. Univers sonore

Solutions techniques légères :

- Bruitages en direct : frottement de pierre, frappe sur métal, soufflets (faits maison), respiration amplifiée

- Bande-son sur enceinte portable ou enregistrements off

- Voix off de la Coutelière enregistrée et diffusée entre les scènes (chapitres de La Forge en Veille)

Possibilité alternative : faire lire ces textes par l’une des comédiennes, en voix intérieure.

5. Costumes et accessoires

Costumes :

- Sobres, unifiés dans la texture (bleus de travail, vêtements usés, vestes réversibles)

- Chaque personnage peut avoir un accessoire personnel symbolique :

  - Nora : carnet

  - Aïcha : corde ou clou

  - Judith : gant usé

  - Camille : bandeau ou pierre

  - Mina : mèche de cuivre

  - La nouvelle : miroir ou talisman

Accessoires :

- Une dizaine d’outils (anciens, symboliques : marteau, pierre à aiguiser, étau, tenaille)

- Petits objets à charger symboliquement selon les scènes

6. Jeu d’acteur

Lignes de force :

- Rapport très physique à l’espace : se poser, s’appuyer, observer, fuir

- Travail sur la verticalité (port du regard) et les déplacements mineurs

- Recherche des respirations communes, comme dans un atelier : non verbales mais vibratoires

- Frappes sur la table ou le sol comme ponctuations

Le texte demande un jeu serré, contenu, mais pas figé. Chaque geste a poids.

7. Temporalité scénique

- Durée estimée de la pièce : 1h10 à 1h20

- Rythme général : lent, avec pics de tension (Acte II), relâchement progressif (Acte III)

- Les interstices narratifs (La Forge en Veille) peuvent être lus, diffusés, ou joués entre les actes selon l’espace et les contraintes techniques.

8. Publics & médiation

- Adapté à lycées, médiathèques, théâtres de proximité

- Possibilité d’ateliers de sensibilisation autour du travail du corps, du silence, de l’artisanat

- Possibilité d’exposer les objets “laissés” par les comédiennes en fin de pièce